BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME VINGTIÈME

DEUXIÈME FASCICULE

(Numéro 65)

PARIS (6e)

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1916

SOMMAIRE

DU DEUXIÈME FASCICULE

Pages

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES 117

Le prix Alfred Dutens 126

NÉCROLOGIE : Robert GAUTHIOT (par A. MEILLET) 127

DISCUSSIONS (par A. MEILLET) :

I. Sur la méthode à employer en syntaxe 133

II. De l'expression du temps 137

III. Les nominatifs pluriels lituaniens du type *vilkai* 141

IV. De quelques anciens présents du type athématique 144

COMPTES RENDUS 147

ADRESSES :

du Secrétaire (et administrateur provisoire) :

M. A. MERTZ, **89, avenue d'Orléans, Paris (XIVe).**

du Trésorier :

M. MERTZ, **16, rue de Birague, Paris (IVe).**

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉD. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

COLLECTION LINGUISTIQUE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE. VOLUMES IN-8° RAISIN

1. MEILLET. **Les Dialectes indo-européens. 4** fr. **50.** — *Pour les membres de la Société*, prix **2** fr. **25** (par la poste, **2** fr. **50** France ; **2** fr. **65** étranger).

2. **Mélanges linguistiques offerts à M. F. de Saussure. 10** fr. **50.** — *Pour les membres de la Société*, prix **5** fr. **25** (par la poste, **5** fr. **70** France ; **6** fr. étranger).

3. ERNOUT. **Les Éléments dialectaux du vocabulaire latin. 7** fr. **50.** — *Pour les membres de la Société*, prix **3** fr. **75** (par la poste, **4** fr. **10** France ; **4** fr. **75** étranger).

4. COHEN. **Le Parler arabe des juifs d'Alger. 25** fr. — *Pour les membres de la Société*, prix **12** fr. **50** (par la poste, **13** fr. **15** France ; **13** fr **60** étranger).

5. GRAMMONT (Maurice). **Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie.** 2e édition refondue et augmentée. 1913. In-8° de 5[illegible]0 p. **12** fr. — *Pour les membres de la Société*, prix **7** fr. (par la poste, **7** fr. **60** France ; **8** fr. **10** étranger).

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 65

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 18 NOVEMBRE 1916 AU 16 JUIN 1917

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1916.

Présidence de M. LEJAY, président.

Présents : M. Oscar Bloch, Mlle Homburger, MM. Ernest Lévy, Meillet, Mertz, Psichari.

Nécrologie. Le secrétaire annonce les pertes très cruelles qu'a faites la Société depuis la dernière séance :

M. Reby, qui s'occupait avec talent des langues du Caucase et qui est mort à Tiflis.

M. R. Gauthiot, notre administrateur, qui a succombé aux suites d'une blessure de guerre reçue l'an dernier, et dont la perte sera trop vivement ressentie par tous nos confrères pour qu'il soit possible de l'exprimer dignement.

M. Maspéro, l'illustre égyptologue, qui s'est éteint après une vie bien remplie, et à qui la mort n'a pas permis de mettre

au point les recherches sur la grammaire égyptienne qu'il poursuivait activement dans les derniers mois de sa vie.

M. le marquis de Vogüé, dont on connaît la longue activité sur les domaines les plus variés, et qui avait tenu à être l'un de nos membres perpétuels.

Commission des Finances. Mlle Homburger, MM. E. Lévy et Psichari sont nommés membres de la commission qui doit examiner les comptes des trésoriers de 1914 et de 1916.

A ce propos, le trésorier, M. Mertz, annonce que quelques-uns de nos confrères mobilisés ont tenu à payer la cotisation, dont la Société les a dispensés. Le président exprime la reconnaissance de la Société à ces membres.

Don. M. Meillet remet à la Société un titre de rentes de 57 francs du nouvel emprunt 5 %, acheté avec la moitié du prix Chénier qui lui a été attribué par l'Académie des inscriptions.

Le président le remercie au nom de la Société.

Communications. Le secrétaire donne communication d'une note de M. Vendryes relative au sens des présents tels que gr. μίμνω, lat. *gignō*, etc. ; ce même type de thèmes fournit des aoristes au sanskrit et au grec ; il a une sorte de valeur « perfective ».

M. Meillet étudie quelques formes que présentent des inscriptions arcadiennes récemment publiées ; il insiste en particulier sur de nouvelles formes du génitif duel.

Observations de MM. O. Bloch, E. Lévy, Lejay.

La séance est levée à 6 heures un quart.

Séance du 23 Décembre 1916.

Présidence de M. Lejay, président.

Présents : MM. O. Bloch, Boyer, Cart, Ferrand, Mlle Homburger, MM. Huart, Lacombe, E. Lévy, Meillet, Psichari.

Assistant étranger : M. Sauvageot.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Nécrologie. Le secrétaire annonce la mort de deux de nos confrères, MM. Constans et Mélèse, et indique les regrets que leur mort cause à la Société.

Il donne communication d'un télégramme de condoléances adressé par le groupe linguistique de la Société néophilologique de Pétrograd, à l'occasion de la mort de M. Gauthiot; la Société le charge de remercier nos collègues russes de leur sympathie.

Correspondance. Il est donné lecture d'une lettre de notre confrère, M. Wackernagel, annonçant l'hommage qu'il fait de son dernier ouvrage, *Sprachliche Untersuchungen zu Homer,* à la Société.

Présentation. MM. Cart et Meillet présentent M. Aurélien Sauvageot, 145, rue de Tolbiac.

Rapport de la Commission des Finances. M. E. Lévy donne lecture du rapport de la Commission des Finances.

Messieurs,

Grâce à notre nouveau trésorier, M. Mertz, les comptes ont pu être mis à jour. Notre comptabilité reprend son cours normal.

En tenant compte de l'arrêté des dépenses et des recettes fait l'an dernier, ce compte s'établit ainsi jusqu'au 23 décembre 1916 :

Recettes :

Report d'exercice (Somme remise par M. Meillet, le 18 décembre 1915)	1 135 fr.	45
Solde à la Société Générale, le 31 décembre 1915	1 749	15
Cotisations annuelles	1 567	90
Cotisation perpétuelle	200	»
Subvention de l'État	700	»
Intérêts des dépôts	101	65
Rentes de la Société	1 655	84
Fonds spécial	500	»
Total	7 609 fr.	99

Dépenses :

Factures des éditeurs	3 180 fr.	81
Frais généraux, service, gratifications	144	35
Confection de la table du tome XIX des *Mémoires*	100	»
Frais de banque	3	50

En caisse :

Dépôt à la Société Générale	3 404 fr.	99
En caisse du trésorier	776	34
Total égal	7 609 fr.	99

La somme en dépôt à la Société Générale et celle qui reste entre les mains du trésorier ne doivent pas faire illusion sur la situation de la Société.

Cette somme sera diminuée d'une somme de 1 534 fr. 65 due à l'un de nos imprimeurs et à notre éditeur et qui sera payée avant la fin de l'année.

De plus il nous faut mettre en réserve une somme de 200 francs provenant d'une cotisation perpétuelle et le revenu de la fondation Bibesco. A cet effet il sera pris cinq bons de la Défense nationale de chacun 100 francs.

Nos recettes ont, cette année, dépassé nos espérances.

Nous avons encaissé la subvention ministérielle de 700 francs et 500 francs de la personne qui verse le fonds spécial. D'autre part, notre trésorier a déployé une remarquable activité pour faire rentrer cotisations arriérées et cotisations courantes. La plupart de nos confrères non mobilisés et même quelques-uns de nos confrères mobilisés ont tenu à honneur de payer leurs cotisations et nous avons encaissé 1 567 fr. 90. Le renouvellement des bons de la Défense nationale pris l'année précédente a rapporté 75 francs.

Les intérêts du titre de rente déposé à l'Imprimerie Nationale ont été touchés pour deux années.

Nous n'avons eu qu'une déception, aussi grave que regrettable : la vente de nos publications n'a presque rien rapporté : 28 fr. 50 seulement, qui du reste n'ont pu être portés au présent compte, ce qui revient à dire que la vente des fascicules de nos Mémoires est presque arrêtée et que notre Bulletin ne s'est pas encore vendu. Il est à espérer que cette situation s'améliorera une fois les hostilités finies ; le bureau s'efforcera d'y remédier dès maintenant en quelque mesure. Mais le fait que notre éditeur est mobilisé rend la chose très difficile.

Les recettes à prévoir sont les suivantes : aux 1 630 francs que rapportaient jusqu'ici nos rentes s'ajoutent 57 francs provenant d'un don nouveau. Les cotisations arriérées étant rentrées, il n'y a pas à compter sur plus de 700 francs de cotisations annuelles. La subvention ministérielle et le fonds spécial fourniront sans doute 1 200 francs. En tout nos recettes peuvent être évaluées à 3 500 francs.

Comme nos frais généraux ont été réduits à un minimum au-dessous duquel ils ne sauraient tomber, les économies que nécessitera notre situation actuelle ne pourront porter que sur les publications dont l'importance devra être proportionnée à nos ressources.

Nous vous prions de voter des félicitations particulières à notre trésorier grâce à qui notre situation financière est restée relativement satisfaisante.

L. Homburger, Ernest Lévy,
Jean Psichari.

Paris, le 23 décembre 1916.

Les conclusions du rapport sont adoptées à l'unanimité.

Election du bureau. Il est procédé à l'élection du bureau pour 1917.

M. Boyer est élu président, et MM. Huart et Psichari, vice-présidents.

M. Mertz est réélu trésorier; M. A. Meillet, secrétaire ; M. Vendryes, secrétaire adjoint.

M. Meillet fera les fonctions d'administrateur jusqu'à la fin des hostilités.

La commission de publication, composée de MM. P. Boyer, L. Havet, C. Huart, L. Léger, A. Thomas, est réélue.

Mesures pour le temps de guerre. Durant le premier semestre de 1917, il n'y aura de séances que tous les deux mois.

Les membres mobilisés seront dispensés de cotisations.

Communications. Mlle Homburger montre que la langue agni, parlée au Soudan, présente avec le grand groupe des langues africaines des coïncidences évidentes.

Une discussion animée s'engage, à laquelle prennent part MM. Ferrand, Psichari, Meillet, Boyer, Huart.

La séance est levée à 6 heures et demie.

Séance du 17 Février 1917.

Présidence de M. Boyer, président.

Présents : MM. O. Bloch, Cart, Ernout, Mlle Homburger, MM. Huart, Lacombe, Lejay, E. Lévy, Meillet, Mertz, Psichari.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Lejay, président pour 1916, introduit le nouveau président, qui se félicite de voir la présidence et les deux vice-présidences de la Société occupées par des professeurs de l'École des langues Orientales, la seule haute école uniquement consacrée à l'étude des langues. Le président marque la

bonne tenue et l'intérêt de nos publications, en particulier du *Bulletin*. Il annonce qu'il part pour Londres où il doit représenter le ministère et l'École des langues à l'inauguration de l'École des Études Orientales nouvellement fondée; il y représentera aussi la Société de linguistique.

Nécrologie. Le Président exprime les regrets que cause à la Société la mort de notre confrère J. Halévy. Nous perdons en lui un savant dont les connaissances avaient une rare variété et qui avait un esprit fertile en hypothèses personnelles.

Election. M. Sauvageot (Aurélien) est élu membre de la Société.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société :

Mme Neymarck (Henriette), 96, avenue des Ternes, Paris (XVIIe), par M. Boyer et Mlle Kantchalovskij.

Mme Stchoupak (Nadine), 7, rue Leclerc, Paris (XIVe), par MM. S. Lévi et Meillet.

M. Guillaume (Gustave), 106, rue Monge, Paris (Ve), par MM. L. Havet et A. Meillet.

M. Garreau (Roger), élève interprête à Bangkok [et 15, rue Plumet, Paris (XVe)], par MM. Boyer et S. Lévi.

M. Germain (Robert), 135ter, rue Lamarck, Paris (XVIIIe), par M. Boyer et Mlle Kantchalovskij.

Institut français de Pétrograd, par MM. Boyer et Meillet.

Biblioteca Nazionale Vittorio-Emmanuele, à Rome, par MM. Boyer et A. Meillet.

Collège Musulman de Fez (Maroc), par MM. Boyer et A. Meillet.

Communications. Le secrétaire résume des articles de M. Adjarian (*Étymologies arméniennes*), de M. Juret (*Questions de phonétique latine*) et de M. Vendryes (*Questions de syntaxe celtique*).

M. A. Meillet discute les cas où, en indo-européen, une nasale figurait arbitrairement à la suite de certaines désinences, sans rien changer au sens. Il se sert de ce fait pour expliquer la désinence moyenne gr. -μᾶν, et il examine la valeur de la nasale finale du type lat. *iugum*.

Observations de MM. Boyer, Ernout, Psichari.

M. Psichari parle de *nd-* au commencement des mots et du nom propre *Gauld la Forêt.*

Séance du 21 Avril 1917.

Présidence de M. Boyer, président.

Présents : MM. O. Bloch, Cart, Ernout, Mlle Homburger, MM. Huart, Lejay, E. Lévy, Marcou, Meillet, Mertz, Psichari, Sauvageot.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Nécrologie. Le secrétaire annonce la mort de notre confrère, M. l'abbé Gonnet, un des premiers élèves de M. Bréal, qui a fait une thèse intéressante sur les degrés de comparaison en grec et en latin.

Élections. Sont élus membres de la Société : MMmes Neymarck et Stchoupak, MM. Garreau (Roger), Germain (Robert) et Guillaume (Gustave), et l'Institut français de Pétrograd, la Biblioteca Nazionale Vittorio-Emmanuele, à Rome et le Collège Musulman de Fez.

Présentations. Sont présentés :

M. Dautremer (Joseph-Adolphe), consul de France, professeur de japonais à l'École des langues Orientales, 26, place de l'Église, Bièvre (Seine-et-Oise), par MM. Boyer et Huart.

M. Eisenmann (Louis), docteur en droit, chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, 20, rue Ernest-Cresson, Paris (XIVe), par MM. Boyer et A. Meillet.

Mr. Denison Ross, directeur de l'École des Études Orientales de Londres, Finsbury Circus, Londres, E. C., Angleterre, par MM. Boyer et A. Meillet.

M. Sechehaye (Ch.-Albert), privat-docent à l'Université de Genève, avenue Paul-Chaix, Chêne, canton de Genève, Suisse, par MM. Lévy-Bruhl et A. Meillet.

Communication. M. Meillet étudie la manière dont s'est fixé l'accent en latin.

Une discussion animée s'engage à laquelle prennent part MM. Ernout, Lejay, Psichari, O. Bloch, Boyer.

Séance du 16 Juin 1917.

Présidence de M. Boyer, président.

Présents: MMmes Homburger, Kantchalovskij, Neymarck, Stchoupak, MM. Barat, Destaing, Gaudefroy-Demombynes, Germain, Guillaume, Huart, Job, Lacombe, Lejay, S. Lévi, I. Lévy, Lévy-Bruhl, Meillet, Mertz, Pernot, Przyluski, Psalmon, Psichari, Rivet, Sauvageot, Vendryes.

Il est donné lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

Élections. MM. Dautremer, Denison Ross, Eisenmann, Sechehaye sont élus membres de la Société.

Présentations. M. Woods, professeur à l'Université de Harvard, actuellement hôtel Lutetia, à Paris, par MM. Boyer et A. Meillet.

Cette séance étant la dernière de l'année, M. Woods est immédiatement élu membre de la Société.

Communication. M. Lacombe, pour montrer l'extrême complication des origines du vocabulaire basque, étudie le nom du « médecin » en basque.

Observations de M. A. Meillet.

Examen d'une proposition. M. Ferrand ayant proposé la radiation des membres austro-allemands de la Société, MM. Gaudefroy-Demombynes et Marcel Cohen proposent l'ordre du jour suivant:

La Société se réserve d'examiner, après la guerre, les conditions dans lesquelles elle pourra reprendre des rela-

tions personnelles avec ceux de ses membres qui appartiennent à des nations ennemies, et passe à l'ordre du jour.

Cet ordre du jour est adopté par 18 voix contre 6.

Communication. M. Germain signale les traits originaux du parler chinois de Pékin.

Le procès-verbal est immédiatement lu, conformément à l'usage, et adopté.

LE PRIX ALFRED DUTENS

On sait quels services a rendus à la linguistique le prix fondé à l'Institut par Volney et qui porte son nom. Depuis s'y sont ajoutés le prix Chavée, à l'Académie des inscriptions, et, dans notre Société, le prix Bibesco, qui ont encore favorisé le progrès de notre science.

Notre regretté confrère, M. Alfred Dutens, qui vient de mourir le 8 juillet 1917, vient d'ajouter à ces fondations un prix de dix mille francs. Voici les conditions, remarquablement libérales, de la donation :

« Ce prix sera décerné tous les dix ans par l'Académie des inscriptions et belles-lettres à l'ouvrage (livre ou mémoire), paru durant ce laps de temps, qu'elle jugera le plus utile au progrès de la linguistique, de quelque nature que soit cet ouvrage et à quelque branche qu'il ait trait. »

NÉCROLOGIE

ROBERT GAUTHIOT

J'ai une pudeur à parler de Robert Gauthiot. Depuis le jour où il est venu à mes conférences de l'École des Hautes Études, en 1896, nous nous étions accoutumés à penser ensemble. Il n'y a presque pas un de ses travaux que je n'aie discuté avec lui quand il en formait le premier projet, quand il le préparait, quand il l'exécutait. Il n'y a presque pas une de mes idées que je ne lui aie soumise, qu'il n'ait discutée, qu'il n'ait enrichie de ses observations, précisée par ses objections ou soutenue de faits nouveaux. Quand j'essaie de parler de lui, il me semble que je parle un peu de moi-même.

Robert Gauthiot était une nature ample et riche. Il a toujours souffert de la médiocrité de ses ressources matérielles ; mais il n'a pas hésité à se marier jeune, et à fonder une belle famille ; et jamais pourtant il n'a lésiné sur l'achat des livres qui lui semblaient nécessaires pour son travail. Il savait souffrir de bien des manques ; mais jamais il n'était étriqué. En tout ce qu'il faisait, il voyait large. Comparatiste, il a envisagé tout l'ensemble du domaine indo-européen ; linguiste, il ne s'est pas tenu au domaine indo-européen seul ; il a étudié, et de première main, les faits finno-ougriens et les faits turcs. Il avait à la fois le sens des idées générales et celui de l'observation ; il savait tirer parti des livres, mais il voulait voir par lui-même, et, quand il s'est intéressé particulièrement au lituanien, d'abord, à l'iranien, ensuite, il est allé sur place étudier des parlers lituaniens ruraux et des

parlers iraniens des montagnes. Théoricien autant qu'on peut l'être, il s'est fait explorateur pour relever, dans des vallées lointaines et mal accessibles, des parlers qui l'intéressaient, et il éprouvait autant de joie à faire de l'alpinisme au Pamir et à risquer sa vie au bord de précipices dangereux pour relever des parlers iraniens mal connus ou inconnus qu'il en avait à bâtir les théories les plus abstraites. Il avait le goût de la technique, et ses publications ne s'adressent en général qu'à des gens du métier très avertis; mais il fréquentait volontiers les réunions politiques; il y parlait; il a même été candidat, de manière toute désintéressée, une fois que le parti socialiste auquel il appartenait voulait se compter sur un nom dans son quartier. Il avait horreur de la guerre; mais il était, dès le temps de paix, un bon officier de complément; et quand, par son âge, il a passé dans l'armée territoriale, il s'est fait maintenir dans l'armée active pour faire des périodes militaires plus longues, avec des hommes jeunes. Souvent silencieux et enfermé en lui-même, il savait parler haut et net. Brutal parfois vis-à-vis de ceux qu'il n'estimait pas, il était affectueux pour ceux qu'il avait choisis; aucun homme n'a aimé plus tendrement.

De cette nature riche et diverse, la linguistique a eu le meilleur.

Robert Gauthiot est né à Paris le 13 juin 1876. Son père était français. Sa mère, allemande d'une famille libérale et cultivée de Berlin, a exercé sur lui une influence profonde. Ce qu'il y a eu de varié, d'un peu contradictoire parfois, dans la nature de Gauthiot a tenu sans doute à la multiplicité des influences qu'il a subies. Il était vraiment bilingue, chose rare, et précieuse pour un linguiste, comme il aimait à le faire remarquer.

Aussitôt inscrit à la Sorbonne, il est venu à l'École des Hautes Études, où il a pris part aux conférences de Duvau et aux miennes; en 1898, durant le temps de son service militaire, il se débarrassait du dernier concours scolaire, en devenant agrégé d'allemand. Et, dès lors, il se donnait tout entier à la linguistique. En 1900, il se mariait, et la nécessité de gagner sa vie l'obligeait à prendre un poste de pro-

fesseur d'allemand au lycée de Tourcoing. Mais il n'abandonnait pas son travail linguistique. D'une mission en Lituanie, il avait rapporté la matière de travaux sur le lituanien. En 1902, il recevait le diplôme de l'École des Hautes-Études pour une étude sur le *Parler de Buividze*, qui a paru en 1903, dans la Bibliothèque de l'École. Dans cette même année 1903, il succédait à L. Duvau. Il semblait que dès lors ses beaux dons allaient pouvoir se développer. Par malheur, il traversait une période de dépression maladive qui, durant plusieurs années, a ralenti, presque paralysé son activité. Et ce n'est qu'à partir de 1908 que la production redevient abondante. Alors intervient un événement nouveau qui a exercé sur lui une influence décisive : la découverte de documents iraniens en Asie Centrale. Déjà, il s'intéressait à l'iranien. Mais l'occasion qu'il a eue de déchiffrer les textes sogdiens rapportés par la mission Pelliot l'a conduit à donner à l'iranien la plus grande part de son travail. Après une série d'articles sur des faits iraniens, depuis 1910, il apporte en 1913 ses thèses de doctorat, l'une sur une question de linguistique générale, l'autre sur le sogdien. Il voit alors que, pour suivre le développement du sogdien, il en faut connaître les derniers débris subsistant, les parlers de la vallée du Yagnob, et il y fait, en 1913, un premier voyage d'exploration linguistique. Frappé de l'importance des résultats obtenus, il demande une seconde mission ; il part de nouveau en mai 1914 ; et c'est dans les hautes vallées du Pamir, que, en juillet 1914, il apprend la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France et à la Russie. Il part aussitôt pour prendre son poste de combat ; il traverse l'Asie, la Russie et rentre en France en octobre 1914. Il est attaché d'abord à la mission française près l'armée belge et fait en cette qualité la dure campagne des Flandres durant l'hiver 1914-1915. Puis il rentre à son régiment qui fait partie d'une des divisions les plus actives de notre armée. Il reçoit bientôt le commandement d'une compagnie et devient capitaine à titre définitif. Il prend part à la première offensive d'Artois, au printemps de 1915 et conduit sa compagnie à l'attaque ; il est cité à l'ordre du jour pour le courage avec

lequel il était allé relever les blessés. Dans les jours qui suivent, un obus abat sur lui le toit de son poste de commandement ; il est relevé sans blessure grave apparente ; bientôt des crises nerveuses se déclarent ; malgré le soin avec lequel il les dissimule pour rester à son poste, on doit le retirer. Des convalescences successives lui permettent de rédiger quelques travaux qui sont parmi les meilleurs qu'il ait écrits ; puis, brusquement, au début de septembre 1916, son état s'aggrave, les crises se multiplient, et il meurt au Val-de-Grâce, le 11 septembre 1916, de la fracture du crâne qu'il avait reçue.

La guerre, qui a pris à l'École des Hautes-Études, à la linguistique, des hommes comme Achille Burgun, comme Acher, comme Boudreaux, comme le jeune Bonnotte, ne pouvait faire subir à nos études une perte plus grave. Elle a arrêté Gauthiot au milieu de sa plus belle période de travail ; elle l'a tué à 45 ans, au moment où il était arrivé à la maîtrise.

On naît comparatiste : Gauthiot était un comparatiste né. Il savait se servir de toutes les langues indo-européennes. Il a appris à utiliser, avec une véritable aisance, tout le groupe des langues finno-ougriennes. Et, quand il a étudié un groupe dialectal à l'intérieur de l'indo-européen, ç'a toujours été en comparatiste, qui sait éclairer les faits d'un parler par ceux des autres parlers. A l'intérieur d'un même parler, il voyait tout le système des faits, et n'essayait jamais d'interpréter un détail isolé, sans le situer dans l'ensemble. S'il posait des conclusions particulières, c'était toujours en les rattachant à un principe. Les recherches de linguistique historique n'étaient pour lui qu'un moyen de faire progresser la linguistique générale.

Son premier article, *A propos de la loi de Verner,* dans les *Mémoires de la Société de linguistique,* XI, 193 et suiv. (en 1899), le révèle déjà presque tout entier. Le fait germanique est situé dans l'ensemble de l'indo-européen, éclairé par des rapprochements avec d'autres faits ramenés à leur principe essentiel, et il en sort une règle de linguistique générale.

Les directions qu'a suivies Gauthiot sont multiples, et la dispersion de ses publications dans des périodiques et des recueils très divers marque bien la diversité des choses auxquelles il s'est intéressé.

Tout au début de sa carrière, on trouve des articles de phonétique, l'un en collaboration avec Vendryes. Les premiers articles, parus les uns dans la *Parole,* les autres dans les *Mémoires de la Société de linguistique,* portent sur le lituanien, le serbe, le tchèque, le persan et l'arménien ; ils ont apporté des données nouvelles mises en œuvre par un esprit qui en savait montrer la portée.

Presque en même temps, il y a la série de travaux sur le lituanien, à la suite des enquêtes faites en Lituanie, non seulement l'étude, précise et riche d'idées générales, sur le *Parler de Buvidze.* mais aussi les *Etymologies lituaniennes,* dans le *Sbornik Fortunatov,* la publication d'un vieux texte dans les *Mémoires de la Société de linguistique,* un article sur le son *ë* en lituanien, dans les *Mitteilungen der litauischen Gesellschaft* (en 1903), etc.

Le grand article sur la *Phrase nominale en finno-ougrien,* au tome XV des *Mémoires de la Société de linguistique* (en 1908) et l'article sur les *Noms de l'abeille et de la ruche,* au tome XVI (en 1910), montrent le parti que savait tirer Gauthiot de l'indo-européen pour éclairer les faits finno-ougriens, et inversement. Gauthiot était sans doute le seul homme capable d'écrire ce curieux article sur les *Noms de l'abeille et de la ruche,* et il y a donné un modèle de ce que peut être l'étude comparative d'une question de vocabulaire.

La *Note sur le degré zéro,* en 1902, avait déjà montré avec quelle pénétration et quelle force de pensée Gauthiot traitait les questions de linguistique générale. Le livre, sobre et plein, sur la *Fin de mot en indo-européen* (1913) est un des rares exemples que l'on ait d'une étude où des langues de toutes familles éclairent l'indo-européen et où le caractère de faits phonétiques délicats soit expliqué par le type morphologique de la langue.

C'est à l'étude comparative des parlers iraniens que Gau-

thiot a donné, dans les dernières années, le meilleur de son activité. Déchiffrement et publication de textes sogdiens nouvellement découverts, relevés de parlers montagnards, articles théoriques, il entreprenait tout avec une ardeur fiévreuse. Des textes sogdiens qu'il avait déchiffrés, deux seulement ont été publiés ; les autres ne sont pas au point. La grammaire sogdienne est inachevée ; seules sont rédigées la phonétique et la morphologie du verbe ; et ce qui était imprimé déjà a brûlé dans l'incendie que les Allemands ont allumé à Louvain ; il faudra réimprimer le tout. Les relevés de parlers faits en Asie ne sont pas utilisables pour d'autres que pour l'auteur ; le dernier sera l'article sur le yazgulami (numéro de mars-avril 1916 du *Journal asiatique*). Les trois articles sur la grammaire comparée des parlers iraniens qui ont paru dans les deux premiers cahiers du volume XX des *Mémoires de la Société de linguistique* sont comme le testament scientifique de l'auteur ; ils ont été écrits durant un congé de convalescence obtenu après la blessure reçue en 1915, et l'on y voit à quelle domination de son sujet Gauthiot était parvenu. Il était le digne héritier de Burnouf et de James Darmesteter.

Un obus aveugle a frappé. L'œuvre, que personne n'est en état de reprendre, demeure interrompue.

A. Meillet.

DISCUSSIONS

I. — Sur la méthode a employer en syntaxe.

L'article que M. A. Sechehaye vient de publier dans la *Revue des langues romanes*, LVI, p. 44 et suiv., sur *La Méthode constructive en syntaxe* se donne au premier abord pour la discussion d'un problème de pédagogie : comment peut-on le plus utilement enseigner la syntaxe ? Et, s'il n'était que cela, il serait déjà très important ; car il n'y a rien de plus mal enseigné aux enfants que la grammaire ; si elle leur répugne le plus souvent, ce n'est pas sans de bonnes raisons.

Mais ce que discute au fond M. Sechehaye, c'est la manière dont on doit d'une manière générale traiter les questions relatives à la structure de la phrase. Et, comme cette théorie est la partie la moins avancée sans doute de toute la linguistique, son étude qui va au fond des choses et qui, en même temps, est pleine de nuances appelle une discussion.

Sans doute il aurait mieux valu ne pas poser au début la question sous cette forme générale : faut-il partir du sens ou de la forme ? La question ainsi posée est trop complexe. Le procédé qui consiste, en linguistique, à partir du sens prête à beaucoup d'objections. Les formes de chaque langue doivent être examinées en elles-mêmes, et c'est le seul moyen d'en fixer la valeur juste. En partant du sens à exprimer, on risquerait de mettre en première place, dans une grammaire française, l' « aspect » verbal, qui n'a pas d'expression en français, ou, dans une grammaire russe, le « temps » qui

n'apparaît en russe qu'accessoirement, et subordonné à l' « aspect ». Parfois, il peut être utile de partir du sens pour faire certaines trouvailles ; mais il faut toujours, pour présenter les choses conformément à la langue décrite en chaque cas, partir de la forme et en déterminer l'emploi. Car une catégorie n'existe dans une langue qu'à condition d'y être exprimée par un procédé bien défini. Il ne faut pas parler de genre « neutre » en français ni d'un « imparfait » en allemand. Quant à l'enseignement, c'est affaire de pratique de savoir comment on enseignera le mieux les choses aux enfants, et il appartient aux maîtres qui ont la pratique de l'enseignement de déterminer les meilleurs procédés.

En ce qui concerne la structure de la phrase, il y a des conditions générales qui résultent de la nature même du langage et qui s'imposent à toute langue, quelle qu'elle soit. Ce sont ces conditions qu'étudie M. Sechehaye, et le plan d'un exposé de la syntaxe qu'il esquisse s'impose en effet, dans ses grandes lignes, autant du moins qu'il s'agit seulement de ces conditions générales. Aussitôt qu'on arrive au détail, chaque langue retrouve son autonomie, et un plan général cesse d'être possible.

Le principe de la grammaire générale est celui-ci : toute phrase est faite pour énoncer quelque chose : *Pierre est bon*, ou *Pierre vient*. Si l'on nomme « prédicat » ce qui est énoncé, on peut donc dire que toute phrase comporte nécessairement un prédicat ; il va sans dire que le prédicat ainsi conçu est autre chose que ce que l'on nomme de ce nom en logique formelle. On peut convenir de nommer « sujet » ce sur quoi l'on énonce quelque chose. Il résulte de là qu'une phrase aura un sujet exprimé si la personne à qui l'on s'adresse ignore de quoi l'on parle, mais qu'elle n'en a pas nécessairement un ; un Romain disait *Petrus uenit* si son interlocuteur ne savait pas qu'il allait s'agir de *Petrus*, mais *uenit* simplement, si l'interlocuteur savait de qui l'on parlait. Une phrase se compose donc essentiellement d'un prédicat, et, si c'est nécessaire ou utile, d'un sujet. Ceci est vrai de toute langue.

D'autre part, on peut énoncer ou une chose ou un procès.

Dans *Pierre dort, le feu rougit, mon frère vient,* etc., les expressions *dort, rougit, vient* expriment des procès. Au contraire *Pierre, le feu, mon frère* sont des choses données. Le « verbe » exprime les procès, et le *nom* exprime les choses. Toute langue distingue la fonction nominale et la fonction verbale. Il y a des langues comme le grec où les deux fonctions sont nettement distinguées par la forme des mots; il y en a d'autres, comme le chinois ou l'annamite, où elles le sont par des mots accessoires ou par l'ordre des mots. Mais il y a toujours des procédés formels pour distinguer les deux catégories.

Suivant que le prédicat exprime un procès ou une chose, la phrase est verbale ou nominale. Fr. *Pierre dort* est une *phrase verbale*; russe *dom nov* « la maison est neuve » est une *phrase nominale*. On voit immédiatement que, dans fr. *la maison est neuve,* la « copule » *est* n'est qu'un outil de la phrase et n'a pas de valeur par elle-même. Déjà moins nette que les principes précédents, la distinction des deux types de phrases est cependant essentielle.

Les notions que l'on veut communiquer par la parole sont trop variées pour être notées chacune par un terme propre. On arrive à tout exprimer en déterminant les uns par les autres les mots qui expriment les notions. Le sujet et le prédicat peuvent donc être simples comme dans *Pierre vient* ou complexes comme dans *le grand Pierre — vient de la ville*. Suivant que l'élément central du groupe est un nom ou un verbe, on distingue le *groupe nominal* et le *groupe verbal*. L'existence des groupes est une nécessité fondamentale du langage, ainsi que celle des deux sortes de groupes ainsi définis.

On peut poursuivre encore un peu cette déduction de la grammaire générale; mais on ne peut la pousser très loin sans se heurter à des catégories qui se trouvent seulement dans certaines langues. Partout on trouvera des *adjectifs*, des *démonstratifs*, partout des *compléments*, des *appositions*. Mais on ne trouvera pas partout des articles. Une définition générale de l'article reste encore possible, parce qu'il y a dans plusieurs langues des articles, très divers et de

formes très diverses. Mais on est déjà sorti, avec l'article, de la grammaire générale proprement dite.

Une fois arrivé là, il convient d'abandonner le plan d'une syntaxe a priori; car on tomberait dans l'arbitraire. On s'en convaincra en lisant le très ingénieux exposé de M. Sechehaye, qui, solide tant qu'il reste dans les principes communs à toutes les langues, devient fuyant aussitôt qu'il aborde des traits propres au français. On peut définir en grammaire générale le *mot principal* et le *mot accessoire,* au moins dans une certaine mesure, et en n'oubliant pas qu'il n'y a nulle part de limite tranchée entre les deux. Mais ce n'est qu'en se plaçant à un point de vue strictement français qu'on peut analyser une forme telle que *j'ai vu.* Il n'y a ici, en réalité, qu'un mot, tout comme dans lat. *uīdī,* dont *j'ai vu* est à peu près exactement l'équivalent pour le sens; mais c'est un mot ayant une tout autre structure; car les trois éléments, sans être autonomes par le sens, sans être susceptibles d'exister isolément (*ai* de *j'ai vu* est, pour le sentiment du sujet parlant, tout autre chose que *ai* de *j'ai une maison*), sont matériellement séparables, et l'on peut dire : *je l'ai vu, je ne l'ai pas vu, je ne l'ai encore jamais vu,* etc. On est ici devant un détail de forme original, facile à expliquer par des faits historiques connus, mais qui, au point de vue de la description pure, est proprement français. Appliquer ici des principes de grammaire générale aboutirait à des embarras inextricables, et M. Sechehaye s'en est aperçu.

Il y a donc une grammaire générale, qui fournit pour toutes les langues un plan unique de la théorie de la phrase; M. Sechehaye a indiqué heureusement une bonne part de ce plan. On n'essaiera pas ici de le critiquer en détail. Mais, aussitôt qu'on est sorti de ce plan commun à toutes les langues, il faut se placer au point de vue de chaque langue, si l'on ne veut pas risquer de présenter les faits sous des aspects inexacts, de fausser les particularités originales de la langue étudiée. Un plan, comme celui de la syntaxe comparée des langues slaves de Miaklosich est mauvais parce qu'il fait abstraction des conditions générales de la phrase qui sont une donnée universelle. Mais un plan qui jus-

qu'au bout partirait de principes a priori serait également mauvais parce qu'il aboutirait à donner des idées fausses dans le détail.

Ce sera, en chaque cas, une question de tact que de trouver le point juste où il faut passer d'un des procédés à l'autre.

A. MEILLET.

II. — DE L'EXPRESSION DU TEMPS.

Sous le titre spirituel de *Tid og tempus*, M. Jespersen a publié dans le *Oversigt* des travaux de l'Académie danoise, 1914, nos 5-6, p. 367 et suiv., un mémoire où il examine tout l'ensemble des notions qu'on comprend sous le terme générique de « temps » des verbes, et qui, en partie, sont bien distinctes du temps proprement dit. Il délimite les faits avec beaucoup de précision et indique les notions qu'expriment les langues, notions assez différentes d'une langue à l'autre, mais qui se ramènent à peu de types.

Pour poser une doctrine qui soit vraiment une doctrine de grammaire générale, peut-être conviendrait-il de procéder a priori plus que ne fait M. Jespersen, et, en même temps, de faire appel à un plus grand nombre de langues.

L'essentiel est de bien distinguer deux groupes de notions qui interfèrent l'une avec l'autre, mais qui sont indépendantes : le temps proprement dit, et ce qui est relatif au développement de l'action.

M. Jespersen définit bien l'expression de « temps » : la langue peut distinguer présent, passé, futur, et dans le passé et le futur, elle peut distinguer trois moments, si l'on introduit la notion de temps relatif : passé antérieur et passé postérieur, futur antérieur et futur postérieur. L'expression du temps relatif est moins fréquente que celle du temps absolu ; les langues qui, comme le français, donnent une large place à l'expression du temps relatif sont l'exception. D'autre part, l'expression du futur est beaucoup moins universelle que celle du passé ; la plupart des langues ont quel-

que moyen d'exprimer le passé; mais beaucoup de langues n'ont pas de forme propre pour le futur, tandis que le français a un futur bien défini. Tel était assurément le cas de l'indo-européen, tel est le cas du germanique par exemple, tel est le cas aussi du sémitique. M. Jespersen met bien en évidence (p. 387) la variété des procédés par lesquels on exprime le futur; cette variété même montre que le futur ne trouve souvent une expression que de manière secondaire. Le passé et le futur postérieurs n'ont pas d'expression propre en général; et l'existence d'un futur dans le passé (ainsi, je savais qu'il *viendrait*; je savais qu'il *serait arrivé* quand vous *viendriez*) est une originalité du français.

La notion de l' « aspect » est beaucoup plus complexe et, en même temps, plus vague. Il y a ici deux oppositions distinctes :

1° Opposition de l'action qui se fait et de l'action accomplie. On peut nommer les deux formes : *imparfait* et *parfait*, en employant des termes usuels dans la grammaire des langues sémitiques. Pour indiquer l'action accomplie, il faut des formes relativement expressives, et, par suite, les formes de parfait tendent à se renouveler souvent. Le parfait indo-européen a disparu assez vite dans une grande partie du domaine, et là où il a survécu, comme en germanique, il a perdu sa valeur de parfait. Le parfait a reçu alors des expressions nouvelles, telles que fr. *j'ai dit*, v. sl. *reklŭ jesmĭ*, pehlvi *man guft*, etc. ; et ces expressions nouvelles ont à leur tour perdu leur valeur de parfait pour devenir de simples prétérits.

Le système des « temps » latins est une combinaison du « temps » proprement dit avec la distinction entre l' « imparfait » et le « parfait » :

	IMPARFAIT	PARFAIT
présent	*dīcō*	*dīxī*
prétérit	*dīcēbam*	*dīxeram*
futur	*dīcam* (*dīcēs*)	*dīxerō*

En exposant le système latin au seul point de vue du *temps* proprement dit, on le fausse.

2° Opposition de l'action qui se fait, qui se développe, et de l'action pure et simple. C'est l'opposition du présent et de l'aoriste grecs, de l'imperfectif et du perfectif slaves ; dans des conditions et avec des formes très différentes, ces catégories des deux longues s'équivalent presque exactement : l'imperfectif sl. *dĕlati* traduit le présent gr. ποιεῖν, et le perfectif sl. *sŭdĕlati* l'aoriste gr. ποιῆσαι.

De même que la notion du parfait, la notion du développement de la durée de l'action est souvent marquée d'une manière expressive, ainsi quand on dit en français : *je suis à faire quelque chose*. M. Jespersen souligne bien l'importance du type anglais *I am writing, I was writing*, etc. Le présent arménien moderne repose en partie sur une forme à auxiliaire de ce type : arm. oriental *sirum ē* « il est à aimer », en partie sur un groupe tel que *kay ew sirē* « il se tient et il aime », qui aboutit à arm. mod. occidental *gə sire* « il aime ». En persan, la durée a été indiquée par une particule. Les procédés sont variés ; mais la recherche de l'expression pour cette notion est chose fréquente.

De même qu'un verbe dominé par le temps, comme le verbe français, a des expressions pour des nuances de temps proprement dit très diverses et rarement exprimées dans d'autres langues, de même une langue dominée par « l'aspect », comme le slave, rend des nuances d'aspect très diverses, et difficilement saisissables. A l'intérieur de l'imperfectif, qui indique l'action considérée dans son développement, on distingue souvent le *déterminé* et l'*indéterminé* : un verbe comme v. sl. *nesti* indique qu'on est en train de porter un objet à un endroit, qu'on envisage le terme de l'action ; c'est un « déterminé » ; un verbe comme *nositi* indique qu'on porte un objet, quand on n'indique pas où l'objet est porté ; il marque une continuité sans terme défini ; c'est un « indéterminé ». Il y a aussi, parmi les imperfectifs, des itératifs qui indiquent la répétition de l'action. Un imperfectif, surtout un imperfectif déterminé, peut fournir au slave le temps qui sert au récit, qu'on appelle l'aoriste, et que, malgré la communauté d'origine, il ne faut pas confondre, pour le sens, avec l'aoriste grec : v. sl. *nĕsŭ* est l'aoriste d'un im-

perfectif déterminé ; la nuance de sens est donc un peu autre que dans gr. ἤνεγκον. — D'autre part, la valeur d'achèvement de l'action qu'un préverbe tel que celui qu'on a dans le perfectif v. sl. *u-biti* « tuer » donne à l'imperfectif v. sl. *biti* « battre » subsiste dans le dérivé fait sur *u-biti* pour lui fournir un imperfectif : *ubivati* « être en train de tuer ». Le slave obtient ainsi des nuances très délicates : *mrěti* « (être en train de) mourir » (gr. θνήσκειν), *u-mrěti* « mourir (simplement) » (gr. θνεῖν); un dérivé de *u-mrěti*, à savoir l'imperfectif *u-mirati*, exprime plus fortement que *mrěti* qu'on est en train de mourir, qu'on va progressivement vers l'achèvement de cette action. En variant les préverbes, on peut varier de manière délicate les nuances de perfectif, comme l'a montré M. Agrell, dans son étude *Aspektänderung und Abtiosartbildung beim polnischen Zeitworte*.

Les interférences du temps et de l'aspect compliquent beaucoup en fait la théorie de l'aspect. Ainsi, en vieux slave, en russe, en polonais, etc., le présent du perfectif exprime le futur : v. sl. *u-mĭrǫ* ne signifie pas « je meurs », mais « je mourrai », et pour dire « je meurs », on recourt à *mĭrǫ* ou au dérivé *u-mirajǫ*.

On voit que les notions de *imparfait : parfait* et de *imperfectif : perfectif* sont bien distinctes ; ces termes sont fâcheux, à cause de leur ressemblance ; mais ils sont déjà en grande partie consacrés, et il suffit de les définir pour éviter des confusions. On peut les comprendre sous le nom générique d' « aspect ».

Ainsi séparées et bien isolées, les notions de temps et d'aspect sont assez claires. Mais, en fait, les langues les mêlent souvent. Ce qui rend difficile de déterminer les valeurs des formes sémitiques, c'est que les notions de temps et d'aspect y sont emmêlées. Ce qui rend malaisée la définition de l'imparfait français, c'est qu'il est un prétérit exprimant en quelque mesure une nuance de durée : *ils disaient* exprime une durée par opposition à *ils ont dit* (et anciennement à *ils ont dit* et *ils dirent*) qui exprime à la fois une action accomplie et un fait pur et simple du passé. Dans fr.

j'ai eu dit, l'expression du passé interfère avec celle du parfait ; et la notion de temps domine le tout.

Le rôle de la grammaire générale est de faire abstraction d'abord de ces complications que présentent en fait les langues, de discerner les notions simples, de les mettre en évidence grâce aux langues où elles se voient le mieux, et ces notions simples à leur tour permettent de voir clair dans les faits compliqués qu'offrent d'autres langues.

A. Meillet.

III. — Les nominatifs pluriels lituaniens du type *vilkaĩ*.

Dans un mémoire, qui a paru vol. XXI, 2 (1916) des *Izvêstia* de la section de langue et littérature russes de l'Académie de Pétrograd, M. Endzelin revient sur la question de l'origine des nominatifs pluriels lituaniens du type *vilkaĩ*; il se refuse à y voir d'anciens nominatifs-accusatifs pluriels neutres. La connaissance qu'a M. Endzelin des dialectes baltiques est si complète que, pour un simple comparatiste général, la discussion avec lui n'est pas égale. Je me bornerai à quelques remarques, renvoyant pour le reste à son mémoire qui est plein d'observations justes, utiles et à retenir.

Il y a deux preuves principales de l'origine neutre du type *vilkaĩ* : d'une part, l'emploi de la forme du singulier au lieu du pluriel à la 3e personne du verbe lituanien (et, d'une manière général, baltique), de l'autre, l'opposition d'accent entre le singulier *vilkas* et le pluriel *vilkaĩ*.

Sur la portée de l'argument relatif aux formes verbales, M. Endzelin se borne à protester contre une erreur que j'ai commise en le citant, et que j'ai rectifiée depuis. Le lecteur décidera si la confusion de la 3e personne du pluriel des verbes avec le nominatif pluriel des participes présents masculins était plus gênante que la confusion avec la 3e personne du singulier. — Il reste d'ailleurs à expliquer pourquoi ce

nominatif pluriel du participe avait pareille forme s'il n'était pas, précisément, un ancien neutre.

Quant à l'argument tiré de l'accentuation, M. Endzelin soutient que, en grande partie, les noms lituaniens du type *vĩlkas* à mouvement d'accent sont d'anciens oxytons, ainsi *dẽvas : dëvaĩ*, cf. skr. *deváḥ*[1], et que ce qui est à expliquer, ce n'est pas *dëvaĩ*, c'est *dẽvas*. Le nombre des anciens oxytons de ce genre qu'il peut citer n'est pas grand ; outre *dẽvas*, on ne voit que *laũkas*, *strãzdas* et *pulkas* ; encore ce dernier est-il suspect d'être un emprunt au germanique. Et des exemples tels que *vĩlkas*, *vilkaĩ*, en face de skr. *vṛ́kaḥ*, r. *volk*, *vólka*, got. *wulfs*, gr. λύκος, les balancent largement en nombre et en importance. L'hypothèse a donc une base indo-européenne bien étroite. Toutefois le baltique a dû hériter de thèmes oxytons, et, utilisant une remarque de M. Buga, M. Endzelin en donne une preuve remarquable : les illatifs de thèmes en *-a-* du type mob. tels que *daržas*, plur. *daržaĩ* ont l'accent sur la finale, soit *daržaũ*. Donc *laukaũ*, qui est attesté, conserverait l'oxytonaison correspondant à skr. *lokám*. On notera de même l'accentuation *dëvõp*. Il est donc plausible que, parmi les mots du type mob., il y ait d'anciens oxytons.

Mais la difficulté fondamendale subsiste : les thèmes indo-européens en *-o-* ne présentaient aucune mobilité du ton, tandis qu'une partie des thèmes lituaniens en *-a-* comporte une mobilité ; et cette mobilité n'est pas du même type que celle qu'offrent les thèmes lituaniens en *-o-* (anciens thèmes en *-ō-*), en *-i-*, en *-u-* ; elle se borne à une opposition entre le singulier et le pluriel. Or, c'est précisément ce dont l'hypothèse que l'opposition de lit. *vãkaras* : *vakaraĩ* répondrait à celle de r. *véčer* : *večerá* rend compte, et que l'existence d'anciens oxytons n'explique pas.

Conservant l'accusatif pluriel, le lituanien gardait tout naturellement dans les anciens oxytons l'accentuation sur

1. M. Endzelin cite ici gr. πόρκος, comme si ce mot indiquait une ancienne paroxytonaison, qu'atteste bien v. h. a. *farh* ; mais l'existence de πόρκος en grec est plus que problématique.

la finale au pluriel : *dëvùs* a soutenu l'action du type *vakaraĩ* pour faire généraliser l'oxytonaison de *dëvaĩ*.

Il n'est pas certain que l'opposition d'accent du type sl. **véčerŭ* : *večerá* ait eu lieu dans tous les noms ; et l'existence de lit. *bùtai*, *tìltai* n'est pas une objection à l'hypothèse de l'origine neutre du type lit. *vilkaĩ*.

Faute d'une explication d'ensemble, M. Endzelin est alors obligé d'accumuler des hypothèses de détail, toutes incertaines et dont la vraisemblance est en partie médiocre. Pour le nominatif *dẽvas*, sa barytonaison résulterait de ce que le lituanien aurait opposé anciennement un type oxyton **dëvàs* à un type baryton *rãts* ; on aurait ensuite généralisé l'accentuation du type *rãts*, tout en généralisant, dans certains parlers, la finale du type *dëvas*. A l'accusatif singulier, la barytonaison de l'accusatif, normale dans les thèmes en *-o-*, *-i-*, *-u-* aurait été étendue aux thèmes en *-a-*. Il faut ainsi, pour chaque cas, une explication spéciale purement hypothétique, et que rien n'impose, sinon la nécessité où l'on se trouve d'expliquer le type mob. dans les thèmes en *-a-*, si l'on écarte l'hypothèse toute simple d'un modèle fourni par le type que conserve sl. **véčerŭ* : **večerá*.

L'hypothèse que le type lit. *vakaraĩ* repose sur un ancien nominatif-accusatif pluriel neutre n'est pas sans difficulté et sans obscurité, mais elle demeure, semble-t-il, la meilleure solution qu'on puisse adopter. Combinée avec le fait que le lituanien a hérité de thèmes oxytons, elle explique l'état lituanien en tout ce qu'il a de caractéristique.

Il est très curieux que, dans l'Avesta comme en lituanien, une forme de nominatif-accusatif pluriel neutre ait remplacé la forme de nominatif pluriel masculin dans les thèmes en *-ă-*, sans chasser l'accusatif pluriel ; le type zd *vəhrka*, *vəhrką* concorde curieusement avec le type lit. *vilkaĩ*, *vilkùs*.

Le fait que le masculin aurait absorbé l'une des formes du neutre aide à comprendre cet autre fait, surprenant au premier abord, qu'une langue archaïque comme le lituanien ait perdu le genre neutre.

L'absence de concordance entre le type lit. **gerẽ*, *gerì*,

qui concorde exactemement avec l'intonation de gr. ὦμοί, et le type de *vilkaĩ* demeure un fait frappant. M. Endzelin maintient fermement son hypothèse que le *-ë* lituanien du type **gerė́, gerì* et *tė̃* repose sur un ancien **-ei* et que lit. *ë* ne sort jamais d'un ancien **ai* (i.-e. **oi* ou **ai*). Cette affirmation demeure aventurée. Pour ces nominatifs pluriels, il n'y a pas trace de **-ei* hors du baltique : le slave, le grec, le germanique, sans doute aussi l'arménien (avec des formes comme *no-kh-a* « ceux-là ») n'offrent que *-oi*, et les thèmes de substantifs et d'adjectifs normaux n'ont que **-ōs*, jamais **-ēs*, au nominatif-pluriel en osco-ombrien, en celtique, en germanique. Le *-ë* des anciens optatifs tels que lit. *sukė̃* n'a en face de lui que des formes en *-oi-* en slave, en grec, en germanique ; nulle part on ne trouve autre chose que le type φέροι, avec *o*. L'hypothèse que lit. *snė̃gas* reposerait sur un **sneigas*, dû à l'influence d'un verbe **sneīga*, est purement arbitraire : les noms lituaniens de ce type n'ont pas en général été influencés ainsi par des verbes voisins. Jusqu'à preuve du contraire, l'hypothèse la plus simple, celle à laquelle on n'échappe que par des séries de suppositions compliquées et arbitraires, c'est que balt. *ai* a donné lit. *ë* en certaines circonstances à l'intérieur du mot, et toujours en fin de mot.

A. Meillet.

IV. — De quelques anciens présents du type athématique.

Si les présents en -νυ- du grec sont de date indo-européenne, comme par exemple τινυ- dans l'infinitif hom. τινύμεναι, et dans le présent moyen τίνυμαι, on sait que les formes du type δείκνῡμι, ζεύγνῡμι sont relativement récentes et ont été faites en grec, pour remplacer des présents archaïques, qui s'éliminaient, ou pour donner un présent à des racines qui n'en avaient pas. Ainsi ζώννῡμι remplace un présent ζωσ- dont il y a encore trace dans ζούσθω· ζωννύσθω Hes. ; le présent athématique *jūsmi* s'est conservé en lituanien, où il est d'ordi-

naire remplacé par *jûsiu* ; la langue de l'Avesta a généralisé le causatif *-yâñhayeiti*. De même ϝέννῡμι a pris la place de ϝέστα dont les traces sont encore nombreuses en grec et qui répond à skr. *váste*.

Il est probable que ῥήγνῡμι a pris la place d'un ancien thème de présent *ϝρηγ- que le grec ne pouvait conserver ; car il a éliminé en général les présents athématiques de racines terminées par une occlusive. Ce qui montre qu'il y a eu ici un thème *ϝρηγ-, c'est qu'il y a un autre présent ϝρήσσω, qui est à l'hypothétique *ϝρηγ-μι, ce que θείνω est à skr. *hánmi*. Le présent (ϝ)ῥώσσω dont l'*Etymologicum magnum* indique l'existence en ionien suppose que, à côté de *ϝρηγ-μι, il y a eu une forme *ϝρωγ-μι, comme il y a eu *ŏd-mi à côté de *ĕd-mi (cf. M. S. L., XIX, 181 et suiv.).

Dès lors, rien n'oblige à croire que la racine **wrēg-*, **wrōg-* ait une voyelle longue par nature. Dans le présent radical athématique, les formes à degré long. du type lit. *ėd-mi*, lat. *ēs* ne sont pas rares. L'*ō* du parfait ἔρρωγα n'aurait non plus rien de surprenant dans une racine du type **wreg-*. Par suite, il est possible que, dans ἐῤῥάγην, -ρα, représente **r̥*. Ce serait plus vraisemblable que le maintien de **wrəg-* représenté par (ϝ)ραγ- en grec, qui serait une chose sans exemple, et que la représentation de **ə* par α à côté d'un η conservé. Le vocalisme de *ϝρηγ- serait à rapprocher de celui de got. *brikan, brak, brekum* et de lat. *frangō, frēgī*, qui supposent sans doute aussi un ancien présent du type radical athématique.

On s'abstiendra de rapprocher le doublet πτήσσω : πτώσσω, qui est sans doute apparent. Car πτήσσω repose sur *πτᾱκ-γω (cf. l'accusatif sg. hom. πτάκα); et l'alternance ᾱ/ω est très suspecte.

La coexistence de gr. φώγω, φώζω et φώγνυται indique un ancien présent athématique ; le cas de φώζω, φώγνυται est exactement comparable à celui de ῥήσσω, ῥώσσω à côté de ῥήγνῡμι ; les formes φῴζω, ἔφωστα semblent provenir d'une altération secondaire de φώζω, en grec ancien. Le verbe germanique correspondant a un autre vocalisme : v. isl. *baka*

« cuire », v. angl. *bacan,* v. h. a. *bahhan.* On n'a pas le moyen de déterminer si l'on est ici devant une alternance *$\bar{o}/\breve{o}$ ou *$\bar{o}/\text{ə}$; l'une et l'autre s'expliquent aisément en partant d'un présent radical athématique.

On retrouve les trois degrés *ō, ŏ* et zéro dans des formes d'un autre verbe qui doivent aussi reposer sur un ancien présent radical athématique remplacé de diverses manières : lit. *pŭ́lu* « je tombe », et arm. *phlanim* « je tombe » (cf. *phul* « chute ») — v. h. a. *fallan* « tomber » — gr. σφάλλω (σφαλῆναι).

Un autre exemple curieux de flottement dans la forme du présent grec dû à l'existence d'un ancien présent radical athématique est celui de ἄχομαι, ἄχνυμαι, avec un aoriste ἤκαχον, sur lequel on a refait un présent ἀκαχίζω. Ici l'alternance est du type *$\bar{a}/\text{ə}$; car on a v. irl. *-āgur* « je crains » et le prétérito-présent got. *og* « je crains », *ogum,* avec le participe *un-agands.* Ce prétérito-présent gotique repose sans doute, comme *kann,* sur un ancien présent.

A. Meillet.

COMPTES RENDUS[1]

V.-A. Bogorodickij. — *Lekcij po obščemu iazykovêdêniu*, 2e édition, notablement augmentée. Kazan' (imprimerie de l'Université), 1915. in-8, II-333 p.

La seconde édition du cours de linguistique générale de notre confrère, M. Bogorodickij, est corrigée, augmentée, mais non pas essentiellement transformée. Il n'y a donc qu'à signaler ce livre commode et clair.

On s'arrêtera cependant à un chapitre sur lequel l'auteur attire l'attention, celui des changements phonétiques. M. Bogorodickij insiste sur les changements de voyelles qui sont dus à des influences externes, changements dus à l'accent ou aux phonèmes voisins. Mais sur le cas le plus embarrassant et le plus surprenant, il ne dit rien : il y a bien des cas où le système vocalique change, indépendamment de l'accent et de tout phonème voisin ; ainsi *ū* devient *y* en slave, *ü* en gallo-roman ; le système vocalique de l'anglais est tout autre chose que celui du germanique commun ; on n'attend assurément pas d'un cours élémentaire de linguistique générale qu'il explique ces faits inexpliqués jusqu'ici ; mais il importe de les mettre en évidence, pour ne pas donner à l'étudiant l'illusion que les changements phonétiques sont en général explicables. D'ailleurs, là même où intervient l'accent, il n'est pas toujours la condition principale ; p. 85, M. Bogorodickij parle du traitement *ë* de *e* dans des cas tels

1. Les comptes rendus signés A. M. sont de M. A. Meillet.

que russe *nës* ; en russe, ce changement n'a lieu que sous l'accent, mais, en polonais, *e* passe à *io*, dans des conditions définies, hors de toute influence de l'accent. Le passage de sl. *ĭ* et *ŭ* à *e* et *o* en russe, dont M. Bogorodickij parle au même endroit, ne dépend en rien de l'accent; il est déterminé par l'allongement des jers *ĭ* et *ŭ* en certaines positions, de même que le passage de *i* et *u* brefs anciens aux jers *ĭ* et *ŭ* a été déterminé par le caractère ultra-bref de ces voyelles. Écrivant un livre élémentaire, M. Bogorodickij a voulu présenter les choses d'une manière simple ; mais de cette simplicité l'étudiant ne devra pas conclure que les faits linguistiques sont simples.

A. M.

R. Brandstetter. — *Die Reduplikation in den indianischen, indonesischen und indogermanischen Sprachen.* Lucerne, 1917, in-8, 33 p. (Beilage zum Jahresbericht der Luzernerkantonschule).

Le redoublement est l'un des procédés d'expression qui jouent le plus grand rôle dans les langues. Pott a consacré autrefois tout un livre à ce procédé; son travail, remarquable pour le temps, est vieilli et il y aurait lieu de reprendre l'étude de la question d'une manière approfondie. La brochure de M. Brandstetter ne fournit naturellement pas cette étude qui suppose des relevés étendus de faits empruntés à des langues très diverses. Mais, avec sa manière brève, M. Brandstetter touche à la plupart des faits principaux, et cette étude oriente sur l'essentiel de tout ce qui concerne la valeur et l'emploi du redoublement. A l'indonésien et à l'indo-européen que M. Brandstetter rapproche d'habitude pour donner à ses recherches un caractère général, il ajoute cette fois les langues américaines, notamment le quéchua et le nahuatl, et avec pleine raison ; car le redoublement tient dans ces langues une large place. L'auteur s'abstient de suivre l'histoire des formations qu'il décrit briè-

vement ; il rapproche les faits tels qu'ils apparaissent à un moment donné dans chacune des langues qu'il utilise. Peut-être aurait-il été bon de montrer que le redoublement est un procédé de demi-civilisé, qui est encore utilisé par la langue populaire, mais que les grandes langues de civilisation éliminent de plus en plus : en indo-européen, le redoublement a déjà perdu en grande partie son caractère de répétition d'une partie du mot pour devenir un simple procédé grammatical ; et même ainsi réduit, on le voit disparaître au cours de l'histoire de chacune des langues indo-européennes, tandis que les langues populaires le restaurent sous diverses formes. Ainsi l'histoire complète l'aperçu de linguistique générale que donne M. Brandstetter.

A. M.

E. Schopf. — *Die konsonantischen Fernwirkungen : Ferndissimilation, Fernassimilation und Metathesis*. Dissertation de Bâle[1], 1917, in-8, 77 p.

Pour étudier les actions de consonnes à distance en latin vulgaire, M. Schopf a voulu d'abord être au clair sur la théorie de ces phénomènes. Il a lu et critiqué tout ce que l'on a publié sur ces questions ; il a saisi toute la portée du livre de M. Grammont qui a été si souvent méconnue, en France et ailleurs, et il a vu également la portée des travaux qui se rattachent à ce travail initial : mon article sur la différenciation des phonèmes en contact, l'article de M. Vendryes sur l'assimilation à distance, les différents mémoires de M. Grammont sur la métathèse. Il a analysé les faits avec une remarquable lucidité, et ses définitions sont en général lumineuses. Il note bien le parti qu'on peut tirer du livre de M. Meringer sur le *Versprechen* et du mémoire substantiel de M. Hoffmann-Krayer sur la dissimilation

1. Cette étude servira d'introduction à un travail de M. Schopf sur les faits du latin vulgaire, travail qui doit paraître à Gœttingue (chez Vandenhœck et Ruprecht).

de *r* et de *l*. Il retient avec raison le mot de *dominance* employé par M. Juret, et qui doit rester dans la terminologie de la phonétique évolutive. Quiconque voudra voir clairement en quoi consistent les actions consonantiques à distance, et, d'une manière générale, quiconque voudra s'occuper de phonétique générale évolutive devra lire le mémoire de M. Schopf ; on ne saurait trouver une introduction plus claire, ni une critique plus judicieuse.

A. M.

Otto Jespersen. — *Nutidssprog. Hos börn og voxne.* Copenhague et Kristiania (Gyldendalske boghandel), 1916, in-8 (vi-)311 p.

Pour échapper à l'obsession de la guerre, l'éminent linguiste de Copenhague, M. Jespersen, dont on connaît les beaux travaux sur la phonétique, sur l'histoire de l'anglais, sur la grammaire générale, s'est mis à écrire un ouvrage d'ensemble sur le développement de la langue des enfants, ouvrage pour lequel il rassemblait depuis longtemps des faits et des idées.

L'ouvrage est destiné avant tout aux compatriotes de l'auteur. Les exemples sont pris au danois pour la plupart. Et, en l'écrivant, M. Jespersen a pensé au public cultivé autant et plus qu'aux linguistes de métier ; le livre est sobre et précis, bien ordonné, et, comme tout ce qu'écrit l'auteur, clair et facile à lire.

Néanmoins, il s'adresse tout aussi bien aux linguistes, qui y trouveront l'exposé le plus complet de toutes les questions qui se posent au sujet du développement du langage chez les enfants. Il est d'autant plus précieux que l'auteur, qui est linguiste et non psychologue (comme le sont beaucoup de ceux qui ont publié sur la question), s'est attaché à suivre le développement du langage plutôt que les premiers stades, c'est-à-dire qu'il a examiné des faits proprement linguistiques. On sait d'ailleurs assez comment

M. Jespersen se place toujours devant les faits, les observe par lui-même et s'efforce de ne pas se laisser dominer par ce que d'autres ont pensé avant lui. Il ne résout jamais une question par une affirmation fondée sur ce qui s'enseigne ordinairement.

Après avoir passé en revue tous les faits relatifs au développement du langage chez l'enfant, il se demande, dans un chapitre final, quelle influence exerce la langue de l'enfant sur les transformations des langues. Le problème est encore singulièrement indéterminé. M. Jespersen envisage, sans rien affirmer absolument en aucun sens, les diverses possibilités; et, après l'avoir lu, on écartera difficilement l'idée que la façon dont l'enfant développe son langage est l'un des facteurs importants du changement linguistique. Il n'écarte pas absolument même les théories les plus hasardeuses sur une différenciation arbitraire des langues de la part des enfants.

A. M.

William-Morrison Patterson, — *The Rhythm of Prose*. An experimental investigation of individual difference in the sense of rhythm. New-York (Columbia University Press), 1916, xxiii-193 p. et 1 planche hors texte.

Le petit livre de M. Patterson est l'œuvre d'un psychologue et d'un lettré, non d'un linguiste, ou même d'un phonéticien. Mais le linguiste y trouvera un résumé judicieux de ce qui a été fait sur la question du rythme, et en particulier du rythme du langage, avec des observations personnelles intéressantes sur les très grandes différences qu'on observe entre les individus quant au sens du rythme. Ces différences montrent aux linguistes combien les langues peuvent diverger entre elles à ce point de vue. La distinction entre les personnes qui ont le sens des intervalles de temps et celles qui ont le sens de l'accent est particulièrement frap-

pante. Il convient de signaler à l'attention des linguistes cet ouvrage qui leur donnera beaucoup à réfléchir.

On y remarquera de plus, p. 103 et suiv., le procédé employé pour enregistrer les sons du langage.

A. M.

Holger Pedersen. — *Et Blik på Sprogvidenskabens Historie med særligt Hensyn til det historiske Studium av Sprogets Lyd* (Festskrift udgivet af Københavns Universitet i Anledning af Universitets Aarsfest). Copenhague, 1916, 77 pp.

Le titre de ce volume rappelle l'excellente « Histoire de la linguistique » de M. Vilhelm Thomsen, qui parut, il y a quatorze ans, dans la même collection. Il va sans dire que la plume originale de M. Pedersen s'est proposé un objet très différent.

M. P. avait formé le projet d'un ouvrage-programme, où il montrerait à la linguistique les voies où elle doit s'engager aujourd'hui. Mais, pris de court, il n'a pu rédiger pour cette publication officielle de l'Université de Copenhague que la préface de son travail. Aussi, malgré tout l'intérêt qu'elles présentent par elles-mêmes, ces pages ne sont-elles qu'une promesse et nous espérons que l'auteur ne voudra pas décevoir notre attente.

De toute l'histoire de la linguistique, M. P. ne retient qu'une seule question : comment s'est dégagée, au cours du XIXe siècle, la notion précise des lois phonétiques ? M. P. marque très fortement les trois stades de la pensée linguistique depuis Bopp jusqu'à nos jours. La génération de Bopp ne soupçonnait pas la rigueur des lois phonétiques et concevait encore moins leur caractère historique. L'époque de Schleicher parvint à expliquer les changements phonétiques par des règles fixes, mais on permettait à ces règles des dérogations non motivées et le caprice des exceptions semblait infirmer la rigueur de la loi. Il fallut la génération

des Ascoli, des Verner, des Brugmann, pour arriver, avec « les néo-grammairiens », à la conception scientifique de la loi qui ne souffre pas d'exceptions.

L'effort d'un siècle entier nous a acquis ce résultat essentiel. Quelle sera la tâche des linguistes de notre temps ? M. P. pense qu'il est urgent de tenter l'explication phonétique des lois découvertes par le siècle précédent. Les tentatives isolées ne comptent guère ; il faudrait entreprendre un travail systématique. Il faudrait créer un vaste répertoire où seraient notés tous les changements phonétiques connus, accompagnés de leur explication phonétique. Les théoriciens s'en serviraient pour définir, de façon inductive, la nature des changements phonétiques et le résultat de telles recherches serait, selon M. P., que les changements phonétiques dépendent toujours de facteurs psychologiques. M. P. a le désir d'écrire une « Psychologie des changements de prononciation » : cette formule dit suffisamment sa pensée.

Contentons-nous, pour le moment, de ces aperçus intéressants. M. P. nous promet pour bientôt un spécimen du travail tel qu'il le conçoit. Nous l'attendons avec impatience. M. P. sait l'intérêt que nous portons ici à la linguistique générale et, à ce point de vue tout spécial, l'hommage qu'il rend à la mémoire de notre maître et confrère Robert Gauthiot nous touche infiniment.

Simple préface et ébauche rapide, ces pages n'ont pas la composition rigoureuse des grandes constructions auxquelles M. P. nous a habitués. Elles ont l'allure désinvolte de la discussion familière. Mais on y reconnaît les qualités ordinaires de l'auteur : l'infinie variété des connaissances, la hardiesse de la pensée et le courage du franc-parler. M. P. ne craint pas de dire à ses collègues allemands de cruelles vérités et son opinion a du poids, car on sait l'indépendance de son esprit. Entendons-nous ; M. P. n'est pas un germanophage. Il aime la science allemande en ce qu'elle a d'aimable. Élève de Zimmer, il a gardé de la vénération pour son maître ; il a publié, en allemand, la plupart de ses travaux et il reconnaît volontiers que ce sera le mérite impérissable de l'Allemagne d'avoir « systématisé et organisé la

linguistique ». Mais il s'élève avec véhémence contre l'esprit de réclame qui met la science au service de l'orgueil national. La linguistique n'est pas le monopole exclusif d'un pays. Les grands esprits de tous les pays ont contribué à élaborer sa méthode, à acquérir ses résultats. La pensée est internationale et la part d'un pays à la science ne se mesure pas au nombre des manuels, au poids des volumes qu'il imprime. M. P. s'efforce de ne pas confondre le génie qui crée la pensée et l'ouvrier qui la met en œuvre ; il ne se lasse pas de rapporter à leurs véritables auteurs, aux Rask, aux Ascoli, aux de Saussure les théories qui ont assuré le progrès de la science plus encore que leur propre gloire. Partout M. P. proteste que la science doit servir la vérité et non pas les passions nationales : nous sommes de cœur avec lui.

Maurice Cahen.

Rivista Indo-greco-italica di Filologia-Lingua-Antichità. Periodico trimestrale con 4 sezioni I. Filologia classica. II. Lingua ed epigrafia. III. Antichità storico-archeologiche. IV. Filologia indo-iranica, diretto da Fr. Ribezzo. Anno I. Fascicolo I, 117 p. et Fascicolo II, 135 p. Naples (via Bellini, 40), 1917, in-4[1].

Ce nouveau périodique, fondé à Naples, a pour rédacteurs surtout des professeurs à l'Université de Naples. Il est dirigé par un linguiste, M. Ribezzo, et le sénateur Cocchia, dont les travaux se rapportent à la linguistique autant qu'à la philologie, en est visiblement le patron. Comme on le voit par le titre, un quart seulement y appartient en propre à la linguistique. Mais les trois autres disciplines auxquelles il est affecté touchent de près à la linguistique. Le manque de

1. Durant l'impression du *Bulletin*, il a paru un troisième fascicule, riche et varié.

spécialisation nuira sûrement à la diffusion du recueil : peu de savants peuvent se procurer un recueil qui n'est pas consacré uniquement à leur spécialité. Mais il est clair que Naples ne suffit pas à pourvoir un périodique purement linguistique.

Les articles que la revue comprend sur la linguistique sont presque tous de M. Ribezzo qui a déjà fait en grammaire comparée des publications intéressantes et trop peu remarquées. Il a souvent été mieux inspiré que cette fois. Le grand article sur l'origine et le développement de la conjugaison indo-européenne est consacré presque tout entier à la discussion de faits pré-indo-européens sur lesquels il est impossible de rien affirmer et à propos desquels on ne peut émettre que des hypothèses invérifiables ; il n'apporte du reste pas de vues vraiment neuves. Dans la mesure où l'on ose faire sur le pré-indo-européen des suppositions, l'idée de M. Hirt que les thèmes radicaux ont été à l'origine indifféremment verbaux ou nominaux et que, seul, l'emploi décidait du caractère verbal ou nominal d'un thème racine, semble très heureuse, presque évidente, et ce n'est pas un progrès que de l'écarter.

M. Ribezzo essaie de donner une étymologie indo-européenne de lat. *sagitta* ; mais il n'arrive pas à rendre compte du suffixe ; un mot de forme aussi insolite a bien des chances d'être un emprunt. Quant à lat. *nouācula*, les étymologies déjà connues sont assurément médiocres ; mais le rapprochement avec v. pruss. *nagis*, lit. *tit-nagas* « pierre à feu, silex » et avec v. sl. *nožĭ* « couteau » ne vaut pas mieux ; on rapproche d'ordinaire le v. sl. *nožĭ* de *-noziti* « percer » et ceci écarterait tout à fait le rapprochement proposé par M. Ribezzo.

Il est à espérer que le nouveau périodique, né en des temps difficiles, répandra en Italie le goût de la grammaire comparée et de toutes les disciplines qui y touchent et qu'il fera connaître au dehors le travail italien, auquel on n'accorde pas toujours l'intérêt qu'il mérite.

A. M.

Jos. Schrijnen. — *De vergelijkende klassieke taalwetenschap in det gymnasiaal onderwijs.* Zutphen (Thieme), [1917), in-8, ix-77 p.

Il ne saurait être question d'introduire proprement la grammaire comparée dans l'enseignement secondaire. Mais, comme l'a fait remarquer dès longtemps le regretté M. Bréal, avec son tact coutumier, le professeur qui sait vraiment de la grammaire comparée peut, à l'aide de ses connaissances, donner à bien des faits de grammaire grecque ou latine une signification dont, sans cela, ils sont dénués. L'exposé détaillé de M. Schrijnen le montre, par des exemples choisis dans toutes les parties de la linguistique.

Du reste, cette préoccupation est générale. Le mémoire initial de l'*Indogermanisches Jahrbuch,* IV (1916), paru en 1917, dû à M. Hans Meltzer, a pour titre : *Die Sprachwissenschaft im griechischen und lateinischen Sprachunterricht.* On y trouvera l'indication de tentatives nombreuses et intéressantes.

Il y a deux choses à distinguer : la formation du maître et celle des élèves.

On trouve naturel en général que des hommes dont la fonction essentielle est d'enseigner une langue indo-européenne ancienne comme le grec ou le latin ou moderne comme l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol, ignorent tout de la grammaire comparée, et qu'ils ne sachent pas davantage la linguistique générale. Ceci revient à dire que ces maîtres sont hors d'état de rien expliquer vraiment des matières qu'ils enseignent et que, s'ils ont un peu de sens scientifique, ils exposent les faits bruts, sans essayer de voir clair ni dans leur histoire ni dans leur théorie. Il suffit d'énoncer le principe pour le faire juger.

Quant aux élèves de l'enseignement secondaire, on ne peut évidemment leur donner quelque aperçu de grammaire comparée que de temps en temps quand l'occasion s'en présente. Le mieux est de ne faire intervenir que ce que savent les élèves eux-mêmes. La petite *Phonétique latine* de

M. Niedermann, que M. Schrijnen a omis de mentionner, et qui a été suivie d'une *Morphologie latine* de M. Ernout rédigée dans le même esprit, fournit pour cela le meilleur des modèles et des guides. Si le professeur sait vraiment de la grammaire comparée, il pourra éclairer les faits d'une manière très heureuse. Ainsi une foule de faits grecs s'illuminent par la théorie des alternances vocaliques ; faire comprendre τείνω, τόνος, τέταται, τατός est chose aidée, sans sortir du grec. Mais il faut que le professeur sache la grammaire comparée, qu'il s'en soit assimilé la méthode s'il en veut donner la moindre notion ; car les profanes sont sujets à choisir, parmi les explications des linguistes, les plus incertaines, souvent les plus fausses ; par une étrange attirance, ce sont celles qui les séduisent le plus ; négligeant les doctrines certaines, ils se plaisent, on ne sait pourquoi, à ce qui est le moins démontré. Il faut donc que, avant tout, le professeur soit au clair sur les méthodes et les principes.

A. M.

D. Kudriavskij. — *Načal'nyj kurs sanskritskovo iazyka. Grammatika. Xrestomatia. Slovar'.* Jur'ev (chez l'auteur, Mel'ni ˇnaia, 41), 1917, 173 p.

Ce manuel est visiblement destiné à servir aux étudiants de M. Kudriavskij pour une première année de sanskrit. Qu'ils se destinent à la philologie indienne ou à la grammaire comparée, les étudiants y trouveront, sous une forme claire et commode, l'initiation nécessaire. Le livre répond à certaines demandes des étudiants ; mais ces demandes ne vont pas sans inconvénients. Sans critiquer l'ouvrage qui satisfait très bien à un besoin connu, il ne sera pas inutile de présenter à ce sujet quelques observations de caractère général.

La phonétique est comparative : M. Kudriavskij indique l'origine indo-européenne des phonèmes sanskrits. Mais outre qu'il est peu logique de joindre une phonétique com-

parative à une morphologie qui ne l'est pas, des notions sommaires de phonétique comparative sont nécessairement inexactes dans le détail. Par exemple, il n'est pas juste de dire que skr. *aṣṭau* sorte de **açtau*: on sait que le traitement *śt* de **k't* est indo-iranien. Au lieu d'une phonétique comparative, qui ne peut pas n'être pas superficielle, mieux vaudrait une description exacte de la prononciation du sanskrit ; le sanskrit est la langue morte dont la prononciation est le mieux connue, il faut en profiter ; les brèves indications de M. Kudriavskij ne sont pas toutes correctes : le visarga est tout autre chose que le *x* russe par exemple. Un exposé des alternances serait d'une importance capitale ; le sanskrit est tout dominé par des alternances vocaliques, comme celles de *a* et *ā*, *e* et *i*, ou consonantiques, comme celle de *k* et *c*, ou vocaliques et consonantiques, comme celle de *i* et *y*.

Dans la morphologie, M. Kudriavskij prend pour objet principal le sanskrit classique ; mais il donne des indications sur les formes védiques. La grammaire du sanskrit classique est si arrêtée qu'il convient de l'exposer pour elle-même ; y mêler de l'histoire, c'est en fausser la rigueur absolue dans l'esprit de l'étudiant. Il importe beaucoup de bien séparer le védique et le sanskrit classique.

En attribuant les hymnes védiques pour la plupart au second millénaire avant le Christ, il est permis de penser que M. Kudriavskij dépasse largement ce que l'on peut prouver, et même le vraisemblable.

A. M.

N. Adonc. — *Dionisij Θrakijskij i Armianskie tolkovateli.* Pétrograd (Académie des sciences), 1915, in-8, cc-307 p. (Bibliotheca Armeno-georgica, IV).

A côté de la langue arménienne classique, qui repose sur le parler courant, il existe dans la littérature arménienne une série d'ouvrages grammaticaux et philosophiques, tra-

duits du grec ou commentaires de ces traductions, qui sont écrits dans une langue assez différente : la grammaire, qui n'est pas cohérente, offre des particularités dialectales curieuses, qui n'ont jamais été étudiées systématiquement ; le vocabulaire, artificiel, a été constitué pour traduire les termes techniques du grec, et il a exercé beaucoup d'influence sur les textes médiévaux. M. Adonc a examiné les manuscrits de la traduction de Denys de Thrace et des commentaires qui s'y rattachent ; il étudie ces textes dans une longue et substantielle introduction et les édite d'après les manuscrits. Sans étudier la langue, il met à la portée du linguiste une source importante pour l'histoire de la langue arménienne. On notera en particulier l'index grec-arménien de la traduction de Denys de Thrace, p. 67 et suiv.

A. M.

E. Boisacq. — *Dictionnaire étymologique de la langue grecque étudiée dans ses rapports avec les autres langues indo-européennes.* Heidelberg[1] (Winter), 1916, in8, xxx-1123 p.

Pour mesurer le service qu'a rendu M. Boisacq en composant et en publiant courageusement ce dictionnaire étymologique, il ne faut pas le comparer à l'idéal qu'on souhaiterait de voir réalisé. Tous ceux qui se sont essayés aux travaux sur l'histoire du vocabulaire savent combien les recherches de ce genre demandent de temps et combien il est difficile de les faire complètes. L'auteur d'un dictionnaire étymologique ne peut que résumer le travail fait. Or, ce travail est encore singulièrement incom-

1. Le titre général du volume reproduit la double mention qui figurait sur les livraisons antérieures à août 1914 : Heidelberg et Paris. Il va sans dire que, dans les circonstances présentes, la mention Paris (Klincksieck) est fictive, et il serait vain de s'adresser à la librairie Klincksieck, qui n'a certainement pas été consultée lorsque cette mention a été imprimée sur le titre du volume complet.

plet; pour mieux dire, il est à peine entamé. Il n'y a sans doute pas un mot grec dont on puisse vraiment faire l'histoire. Le dictionnaire de M. Boisacq fait voir clairemeut que, de l'histoire ancienne du vocabulaire grec, on ignore presque tout. Il a bien rapporté et critiqué, comme son titre l'annonce, les hypothèses des comparatistes sur le vocabulaire grec; c'est l'objet qu'il s'est proposé, et il a atteint son but. Son ouvrage, qui a coûté un travail immense, rend un service très grand, et l'on peut prévoir que comparatistes et hellénistes le garderont sans cesse sur leurs tables de travail. Le premier mot à prononcer quand on parle de ce livre doit être pour remercier l'auteur de la peine qu'il a prise et dont on ne lui saura jamais trop de gré.

Mais un instrument de travail tel que celui que donne M. Boisacq fournit l'occasion d'examiner tout ce qui manque encore pour qu'on puisse faire, dans la mesure où le permettent les données, l'histoire du vocabulaire entre l'indo-européen et l'époque historique du grec; on notera que c'est là l'objet bien déterminé du livre; on peut regretter cette détermination; mais on ne saurait reprocher à l'auteur de n'avoir pas indiqué l'histoire des mots grecs à date historique; car tel n'était pas son but. Il n'y aura dans cet examen aucune pensée de blâme pour l'auteur; M. Boisacq sait, mieux que personne, tout ce qui lui a manqué pour exposer vraiment l'étymologie grecque, et, en faisant l'inventaire du peu que l'on sait, il a fait ressortir tout ce qu'il faut chercher encore.

La première critique qu'on est tenté de faire au dictionnaire de M. Boisacq — comme d'ailleurs à presque tous les dictionnaires étymologiques existants —, c'est que l'original indo-européen de chaque mot n'est pas posé nettement. Il ne suffit pas de mettre, en regard des mots d'une langue, les mots parents des autres langues, comme le font d'habitude les auteurs de dictionnaires étymologiques; il ne suffit même pas de rapprocher des mots superposables, comme Fick l'a fait souvent, sans se demander si ces mots superposables donnent vraiment le droit de poser un original indo-européen conforme à ce qui est attesté en fait. Il

faut restituer des mots indo-européens, sous peine de ne pouvoir faire l'étymologie réelle et d'être obligé de se borner à constater des rapprochements, sans suivre l'histoire des mots entre l'indo-européen et l'époque historique, et par suite en restant dans le vague sur la façon dont les mots se sont constitués et transmis.

Soit, par exemple, dor. φᾱμι, ion.-att. φημι ; aucune autre langue n'en fournit l'équivalent exact ; arm. *bam* (que M. Boisacq omet) et lat. *fātur* sont ambigus et peuvent reposer sur un thème **bhāye-*, du type de sl. *bajǫ* (que M. Boisacq, évidemment par hasard, ne cite pas) ; mais, même s'il en est ainsi (et ce n'est nullement évident), ces formes reposent indirectement sur **bhā-*, dont **bhāye-* est dérivé : et l'on peut affirmer que gr. φᾱμι reproduit une forme indo-européenne. — Le caractère à peu près constamment actif de φᾱμι opposé au caractère déponent de lat. *fātur* pose un problème ; il est au moins curieux que, au prétérit, la langue homérique ait plus ordinairement φάτο, ἔφατο que φῆ, ἔφη, quand il n'y a pas de préverbe ; or, en latin, les désinences du médio-passif qui reposent sur d'anciennes désinences moyennes sont de type secondaire : lat. *fātu-r* rappelle hom. φάτο de très près. — Pour le sens, la racine **bhā-* est durative et ne fournit pas d'aoriste ; elle exprime le fait qu'on « raconte », qu'en « expose » ; le gr. φᾱμι et l'arm. *bam* s'emploient précisément pour indiquer tout l'ensemble d'un discours ; la concordance d'emploi des deux formes est frappante ; le sl. *bajǫ* sert pour le récit. Les sens du substantif gr. φάμᾱ, φήμη (et hom. φῆμις) et de lat. *fāma* (avec osq. *faamat* « il offre en vente ») concordent exactement entre eux. De même arm. *bay*, qui répond pour le sens à lat. *uerbum*, est le correspondant de hom. φάτις, et un original indo-européen est probable. Lat. *fās* et *fātum*, bien que n'ayant pas de correspondants hors du latin, ont de grandes chances d'être anciens ; comme ce sont des mots de caractère religieux et juridique, ils auraient surtout chance de se retrouver en indo-iranien seulement ; mais la racine **bhā-* « raconter, exposer » ne figure pas en indo-iranien, au moins sous la forme *bhā-*. Du reste, v. angl. *bēn* et v. isl. *bōen* « prière » et v. h. a. *ban*

« défense » ont un caractère religieux et juridique, et concordent avec arm. *ban* « λόγος ». La valeur de la racine étant ainsi posée, le rapprochement de φωνά, φωνή « voix » apparaît peu satisfaisant pour le sens ; or, d'autre part, il fait une grave difficulté de forme : les racines en *-ā-* ne semblent pas offrir de degré *ō*, comme l'a vu M. Hirt ; le mot gr. φάμᾱ, lat. *fāma* en est une preuve ; car les substantifs en **-mo-*, **-mā-* ont normalement le vocalisme radical de degré *o* : skr. *gharmáḥ* « chaleur », gr. θωμός, φορμός, got. *doms*, v. isl. *halmr*, à côté de v. sl. *slama*, etc. ; M. Pedersen n'a donné le rapprochement de gr. φωνά et de v. sl. *zvonŭ* que comme une hypothèse ; mais M. Boisacq a eu tort de considérer cette hypothèse, naturellement incertaine, comme moins satisfaisante que le rapprochement avec φᾱμι. — En restituant les formes indo-européennes de la racine **bhā-*, **bhə-*, on est ainsi amené à faire un départ entre ce qui lui revient vraiment et ce qu'il en faut séparer.

S'il faut poser précisément les formes indo-européennes, il n'importe pas moins de présenter les faits grecs dans leur succession historique. Là où il parle du groupe de πείθομαι, M. Boisacq le cite sous πείθω ; mais il indique, avec raison, en note, que la forme initiale en grec est πείθομαι, et que πείθω, ἔπεισα, πέπεικα constituent un factitif secondaire. De même, ce n'est pas sous φαίνω, ἔφηνα qu'il fallait citer φαίνομαι ; c'est de φαίνομαι, ἐφάνην qu'il convenait de partir. Ce détail n'est pas sans importance ; car les rapprochements qu'on fait, et dont aucun ne permet de poser vraiment un mot indo-européen pour ce groupe de mots grecs, prennent des aspects différents suivant le sens initial des formes grecques.

Il importe de déterminer le caractère spécial des mots dont on fait l'étymologie. Par exemple, si l'on n'a trouvé, pour le nom de l' « œil », ὀφθαλμός, rien qui y réponde hors du grec, c'est que, par suite de superstitions communes, le nom de l' « œil » est sujet à se renouveler ; et il est plus important de mettre ce fait en évidence que de déterminer la façon dont a été constitué ὀφθαλμός ; car, sur ce point, on ne peut faire que des hypothèses invérifiables. Il aurait été bon de citer, à ce propos, les formes loc. épid. ὀπτιλ(λ)ος,

béot. ὄκταλλος, dont la variété s'explique ainsi. Les formes, sans doute formes expressives, à ancienne consonne géminée, lesb. ὄππατα et aussi ὄκκον, qu'on lit chez Hesychius, méritaient d'être signalées dans le même ensemble de faits; et l'on notera, à ce propos, que la coexistence de ὄππατα et de ὄκκον est comparable à celle de ἵππος et de ἴκκος.

De même, l'étymologie de σπείρω fait difficulté; les langues qui distinguent **ph* de **p* ont ici le représentant de **ph*; skr. *sphuráti*, arm. *sphiŭ*; tout ce que l'on peut alléguer en faveur du rapprochement, c'est de dire, avec M. P. Persson, qu'il y a flottement entre **ph* et **p*. Mais une chose est sûre, c'est que **sē-* « semer » n'est pas conservé d'une manière certaine hors du groupe du Nord-Ouest, depuis le latin jusqu'au slave inclus, que cette racine ne figure ni en indo-iranien, ni en arménien, ni en grec, et que ces trois langues ont pour « semer » des mots divergents, et dont la formation semble plus ou moins secondaire.

Pour donner une idée des critiques possibles, le mieux est de prendre au hasard une lettre du dictionnaire et de passer en revue quelques mots. Soit par exemple la lettre φ.

Le mot φαγεῖν joue un rôle tout particulier en grec, et il aurait été bon de le montrer. Comme skr. *ághaḥ*, comme arm. *eker*, il sert d'aoriste en face du présent athématique de la racine **ed-* qui, étant durative, ne comportait pas d'aoriste radical. C'est ce fait essentiel qui explique comment une racine qui avait un autre sens a été affectée au sens de « manger ». La racine sanskrite *ghas-* n'a pas d'étymologie connue; arm. *eker* appartient à la racine qui signifiait « avaler, engloutir ». Le besoin de trouver un aoriste justifie un changement de sens un peu fort. — M. Boisacq reproduit le rapprochement habituel de φαγεῖν avec skr. *bhájati* « il partage ». Ce rapprochement ne va pas sans difficulté. On ne pose la racine sous forme **bhag-*, comme le fait M. Boisacq avec M. Hirt, que pour rendre possible le rapprochement de φαγεῖν et de *bhájati*; mais les racines à *ā* intérieur sont exceptionnelles, ou, pour mieux dire, n'existent pas en indo-européen; M. Hirt, *Der idge Ablaut*, p. 158, ne trouve à citer que le rapprochement de skr. *yájati*

et de gr. ἄζομαι, qui est aussi peu satisfaisant pour la forme que pour le sens, et que rien ne recommande; M. Brugmann, *Grundr.*, II², 3, p. 121, § 71, cite d'autres exemples, en petit nombre, et tous douteux. En sanskrit, *bhájati* est un présent, et l'on n'a obtenu un aoriste de la racine qu'au moyen de la caractéristique *-s-* : *ábhākṣīt,* tandis que φαγεῖν n'a été incorporé au paradigme de « manger » que pour sa valeur aoristique; il ne faut pas objecter que l'aoriste skr. *ághaḥ* (à côté duquel on a le présent à redoublement *jagdhi*) se trouve en face du présent avestique *gaṅhənti* « ils mangent » (en parlant d'êtres mauvais); car ce présent thématique de l'Avesta a été fait secondairement, comme on le voit par le flottement du vocalisme radical: *-gåṅhənti,* à côté de *gaṅhənti* ; cette racine fournissait en indo-iranien un aoriste radical, du type athématique. Si l'on a été conduit à rapprocher gr. φαγεῖν de *bhájati,* c'est sans doute parce que l'indo-iranien a une formation de type désidératif, skr. *bhákṣati,* zd *baxšaiti,* qui signifie « il prend part à » et qui est arrivée à signifier en sanskrit « il consomme, il mange » ; mais *bhájati* ne participe pas à ce développement de sens, qui est lié à la présence du suffixe *-sa-* et qui, par sa nature même, exclut tout emploi aoristique. — Enfin, il semble impossible de séparer skr. *bhájati* « il partage » de *bhanákti* « il brise ». *bhajyáte* « il est brisé », *abhāji* « il a été brisé » ; car il s'agit ici d'une racine dont le vocalisme est normal dans l'arménien *bekanem* « je brise » (aor. *beki* « j'ai brisé »), avec *e*; l'irlandais a *comboing* « il brise », avec *o,* et *taid-bech* « rompu (des contrats) », avec *e* (v. Pedersen, *Vergl. gr. d. Kelt. Spr.,* II, p. 460 et suiv. et p. 477); on serait même tenté de rapprocher aussi lit. *bengiù* « je finis », qui serait contaminé par une autre racine, celle de *baigiù,* etc. — Dans ces conditions, le rapprochement de φαγεῖν et de skr. *bhájati* apparaît très douteux, et même invraisemblable, et φαγεῖν demeure sans étymologie, comme skr. *ághaḥ.*

La portée du rapprochement de φαιδρός, φαίδιμος et φαιός avec lit. *gẽdras, gaidrùs, gaĩsas* serait diminuée si l'on notait la possibilité d'un rapprochement de ces mêmes mots

lituaniens avec φοῖβος : l'*a* lituanien peut reposer sur i.-e. *o* aussi bien que sur *a*.

M. Boisacq s'est laissé convaincre par M. Persson que l'ε de φαρέτρᾱ et de φέρετρον représente non le correspondant de l'*i* de skr. *bharitram*, mais un ancien *e* ; c'est sans doute une faiblesse ; car il ne saurait être fortuit que les noms en -ετηρ, -ετρον figurent précisément dans des racines dissyllabiques. Quoi qu'il en soit, la différence entre φαρέτρᾱ et φέρετρον est à expliquer ; elle tient à l'addition du suffixe secondaire -*ā*- : dans les dérivés, l'addition d'un suffixe secondaire a entraîné en indo-européen le degré zéro d'une syllabe précédant la présuffixale ; on a ainsi zd -*xtūriya*- « quatrième » en face de *čaθwārō* « quatre ». Cet exemple grec est d'un vif intérêt.

A propos de φέρνη, il convenait de ne pas oublier la forme éolienne φέρενα, très curieuse ; d'une manière générale, il importe de présenter tout l'ensemble des formes dialectales, de manière à faire apparaître si un mot est grec commun ou non ; de même que, pour le sens, φέρνη est nouveau, de même c'est un mot dont la forme variait avec les parlers. Il aurait du reste convenu de renvoyer à Aly, *De Aeschyli copia uerborum*, p. 34 et suiv. ; M. Boisacq y aurait trouvé, par exemple, un emploi de dor. φερνᾱ signifiant « offrande » à Epidaure. Le flottement de vocalisme, gr. φέρνη en face de alb. *baṙε*, concorde curieusement avec celui de got. *barn*, lit. *bérnas* ; cf. v. isl. *suefn* en face de arm. *khun* (de **swopnos*). Le mot φέρνη est du petit nombre de ceux dont on entrevoit l'histoire en grec même ; il convenait d'en profiter.

En grammaire comparée, il n'y a guère d'entreprise plus ingrate que celle d'un dictionnaire étymologique du grec ; car il n'y a pas de langue indo-européenne où le vocabulaire soit plus riche, plus varié suivant les parlers, et où il y ait plus de mots d'origine obscure, incertaine ou méconnue. En faisant un inventaire critique de ce que l'on sait, M. Boisacq a rendu un service dont tous ceux qui utiliseront son livre lui sauront, on doit l'espérer, le gré qui convient.

A. M.

J. Wackernagel. — *Sprachliche Untersuchungen zu Homer*. Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1916, in-8 (III-)264 p. (*Forschungen zur griechischen und lateinischen Grammatik*, IV)[1].

Une publication de M. Wackernagel sur le grec est toujours un régal. M. Wackernagel unit la maîtrise en grammaire comparée à une connaissance exacte de la philologie grecque et le don d'invention, la finesse au sens juste de la réalité. Il voit les choses à la fois au point de vue indo-européen et au point de vue grec. Tous ceux qui voudront faire du travail personnel sur la langue grecque trouveront en lui un modèle, dont il est malaisé d'approcher, mais qui leur donnera une idée de ce vers quoi il faut tendre.

Pour voir juste dans une question aussi difficile que celle de la langue d'Homère, il ne faut rien moins que la science et le tact de M. Wackernagel tout à la fois.

Les 159 premières pages (qui sont un tirage à part du volume VII de la revue *Glotta*) montrent l'influence de l'attique sur la forme sous laquelle a été fixé définitivement le texte homérique et sur la langue même du texte. Un chapitre montre diverses modernisations du texte homérique. Un autre chapitre, très curieux, indique les traces de la langue postérieure chez les poètes qui, après Homère, ont employé la langue épique. Enfin un dernier chapitre touche à des problèmes généraux de la langue homérique.

Les questions traitées par M. Wackernagel sont délicates, et l'on est quelquefois tenté de discuter avec lui. Voici quelques observations de détail.

P. 23 et suiv., il est montré que le χ de δέχομαι se trouve seulement chez Homère et en attique ; ailleurs il y a κ, soit δέκομαι. M. Wackernagel écarte l'idée, souvent répétée, que le χ de δέχομαι serait dû au modèle de ἔχω, etc., et tire le χ de la 3e personne du pluriel δέχαται, où il s'explique

1. Je dois la connaissance de cet ouvrage à l'amabilité de notre confrère, M. Wackernagel.

comme dans les parfaits du type hom. τετράφαται, Les choses seraient apparues plus claires si M. Wackernagel avait osé affirmer nettement que les formes thématiques telles que δέχομαι remplacent d'anciennes formes athématiques. Les formes athématiques de ce présent se sont maintenues chez Homère surtout là où la forme thématique aurait donné des suites de brèves, c'est-à-dire surtout dans les formes à augment, telles que ἐδέγμην, ou dans une 2e personne du singulier telle que δέκεο, ou dans un participe tel que δέγμενος. Les formes thématiques comme δέχομαι vont bien pour le rythme et ont pu prévaloir aisément. Ce qui montre que le type athématique est ancien ici, c'est que le correspondant slave de δέκομαι est *desiti*, dont le vocalisme radical *e*, anomal dans le type en *-iti*, dénonce le caractère secondaire. Si δέκομαι était ancien, l'introduction de χ serait presque inexplicable ; dès qu'on part de *δεκμαι où un très petit nombre des formes permettaient une distinction entre κ et χ, il n'y a aucune difficulté. On est ici en présence d'un de ces cas, très nombreux, où le type thématique remplace un ancien type athématique. On rapprochera εὖκτο : εὔχομαι, que M. Wackernagel cite, p. 173, dans un autre contexte.

P. 43 (*Glotta* VII, 203), M. Wackernagel reproduit, sans émettre un doute, le rapprochement de gr. εἴδω et de att. *sinken*. Mais l'absence de toute trace d'esprit rude dans εἴδω est inquiétante. On n'a aucune raison de croire que la nasale de got. *sigqan* soit un ancien infixe. Le rapprochement de got. *sigqan* avec arm. *ankanim* « je tombe » est beaucoup plus séduisant que celui avec gr. εἴδω pour le sens comme pour la forme. Du reste, on a peine à séparer tout à fait εἴδω de λείβω.

P. 203, στεῦται, στεῦτο, qui ont au moyen le vocalisme à degré *e*, choquent M. Wackernagel, et il en propose une explication compliquée. En réalité, les thèmes radicaux admettent couramment ce vocalisme prédésinentiel au moyen. M. Wackernagel rappelle lui-même le cas de κεῖμαι ; mais ce cas n'est pas isolé ; on a de même en grec ἧσται en face de skr. *āste* et ϝέσται en face de skr. *váste*. Il est vrai que, en

face de στεῦται le sanskrit a *stuté*. Mais le sanskrit, où le type athématique est demeuré courant, est beaucoup plus suspect d'altération ici que le grec, où il ne subsiste que des débris isolés du type. D'après l'actif *stumási*, *stuvánti*, il était trop naturel de refaire *stuté*, etc. D'ailleurs, le védique a conservé au participe *stávānaḥ*, *stavānáḥ*, dont le vocalisme concorde avec celui de στεῦται et dont on voit mal pourquoi M. Wackernagel récuse le témoignage ; ce témoignage est d'autant plus valable que *stávānaḥ* s'oppose à l'actif *stuván* ; on a bien le degré zéro dans *dúghānaḥ*, *dúhānaḥ* par exemple, ou *huvānáḥ* : or, on ne trouve *stuvānáḥ* dans le Rgveda qu'une seule fois. Ici encore, la langue homérique conserve un archaïsme remarquable.

A. M.

Fr. Slotty. — *Der Gebrauch des Konjunktivs und Optativs in den griechischen Dialekten*. I. Teil. Der Hauptsatz. Goettingue (Vandenhoeck und Ruprecht), 1915, in-8, IV-152 p. (*Forschungen zur griechischen und lateinischen Grammatik*, von Kretschmer und Kroll, III).

M. Slotty a eu le grand mérite de ne pas se borner à une statistique des faits ; il a construit une théorie cohérente, de grande portée et vis-à-vis de laquelle on devra prendre position. Des faits homériques et des faits dialectaux il rapproche les faits qu'offre la κοινή, et il conclut que l'emploi du subjonctif dans la κοινή continue, en une large mesure, un emploi grec commun non représenté dans les langues littéraires ionienne et attique. A priori, cette thèse n'a rien de surprenant : les Grecs qui se sont servis de la κοινή ont eu, au début, l'attique pour modèle ; mais les formes locales auxquelles ont été substituées les formes communes étaient diverses, et, tout en employant des formes attiques, les Grecs qui avaient d'autres parlers ont pu aisément conserver des manières non attiques d'employer le subjonctif. Des faits de ce genre se produisent naturellement quand une langue

commune se substitue à des parlers locaux. — En fait, M. Slotty signale de curieuses concordances entre la κοινή, la langue homérique et certains usages de parlers locaux.

L'emploi des particules modales près du subjonctif et de l'optatif n'est pas aussi constant chez Homère, dans plusieurs parlers et dans la κοινή qu'il l'est dans les langues littéraires ionienne et attique. C'est une seconde conclusion importante du travail de M. Slotty. Ceci non plus n'est pas surprenant : la tendance à employer des particules modales s'observe dans tous les parlers grecs ; mais la particule varie d'un parler à l'autre ; elle est ἄν dans certains dialectes, κα ou bien κε, κεν dans d'autres. Il s'agit donc d'un fait qui, en grec commun, était en voie de développement et qui n'a abouti qu'au cours du développement particulier des parlers. Dès lors il est naturel qu'il y ait des différences de degré dans le développement. La rigueur avec laquelle ἄν est employé est l'une des particularités caractéristiques de l'ionien et de l'attique.

M. Slotty oppose volontiers la langue écrite à la langue populaire. Il est possible que, en ionien et attique, une différence ait existé. Les faits qu'il apporte ne le prouvent pas directement. Les textes des auteurs dramatiques, et en particulier, des poètes comiques comme Aristophane ou Ménandre, ne présentent pas un état de choses différent de celui des textes faits pour être lus. Il reste plausible que la langue écrite ait normalisé l'emploi de particules modales bien au delà de ce que faisait la langue parlée.

A plusieurs reprises, et notamment p. 21, M. Slotty se sert des emplois du subjonctif italique pour éclairer ceux du subjonctif grec et indo-iranien. Le procédé n'est pas légitime ; car il n'y a aucun rapport entre les formes des subjonctifs italo-celtiques, soit en *-ā-*, soit en *-s-*, et celles du subjonctif indo-iranien et grec. Dans la mesure où le latin conserve trace d'une forme correspondant au subjonctif indo-iranien et grec, c'est dans ses futurs des types *ferēs* et *eris*. Mais, aucune des formes qu'on qualifie de subjonctif en italique n'a rien de commun avec les types de subjonctifs de l'indo-iranien et du grec. En revanche le subjonctif

latin repose en partie sur l'ancien optatif, ainsi dans le type *siem*, *sīmus*, etc. Il ne faut pas se laisser tromper par l'identité du nom qu'on donne aux formes, ni par la similitude d'une partie des emplois.

M. Slotty montre que le subjonctif grec et indo-iranien n'a pas seulement servi à indiquer la volonté qu'a le sujet parlant de faire une chose, mais la volonté qu'il a que son interlocuteur ou un tiers fasse quelque chose ; quand on dit que le subjonctif exprime la volonté, c'est bien ce qu'on veut indiquer. Sans doute, le sens du subjonctif convient particulièrement à la 1re personne, et ce n'est pas un hasard que seule la 1re personne se soit maintenue en sanskrit classique. Mais l'expression de la volonté est commune à tout l'ensemble de la forme ; l'auteur paraît croire que ceux qui définissent par la « volonté » la valeur du subjonctif ont une idée absurdement étroite. La démonstration très poussée de M. Slotty paraît souvent inutile ; on ne sait qui est réfuté.

A lire M. Slotty, on a parfois l'impression qu'il ne voit pas de distinction nette entre le subjonctif et l'optatif. Il n'est pas douteux que, dans des passages tels que les suivants qu'il cite :

Soph., *Phil.*, 300, φέρ', ὦ τέκνον, νῦν καὶ τὸ τῆς νήσου μάθῃς.
Hom., δ 193, καὶ νῦν, εἴ τί που ἔστι, πίθοιό μοι

le subjonctif et l'optatif expriment des choses à peu près identiques. Un même sens peut s'exprimer de diverses façons. Mais quand on cherche la valeur d'une forme, ce n'est pas à des exemples ambigus qu'il faut s'adresser, c'est aux cas où l'une des formes ne saurait être substituée à l'autre. Si l'on procède ainsi, on voit aisément que le subjonctif indique une volonté ; dans Z 340, on ne pourrait pas substituer un optatif au subjonctif δύω de Ἀρήια τεύχεα δύω ; l'optatif indique une possibilité : dans γ 231, on ne pourrait pas substituer un subjonctif à l'optatif σαώσαι de

ῥεῖα θεός γ' ἐθέλων καὶ τήλοθεν ἄνδρα σαώσαι.

Et c'est d'après le sens des passages où le sens est net qu'on

pourra juger de la nuance exprimée dans les passages où le sens peut se rendre soit par un subjonctif soit par un optatif. La possibilité d'exprimer certains sens soit par le subjonctif soit par l'optatif a eu pour conséquence la perte de la distinction des deux modes dans toutes les langues indo-européennes à date plus ou moins ancienne ; mais, là où les deux modes subsistent, en ancien indo-iranien et en grec ancien, on voit nettement quel était le sens propre de chacun, et il n'y a guère de passage où la nuance de sens entre les deux ne soit facilement perceptible.

Conformément à une habitude générale, M. Slotty cite les anciennes inscriptions qui ne distinguent pas ε de η et ο de ω en marquant un signe de longue sur ε et ο le cas échéant ; le procédé ne va pas sans inconvénients ; dans l'inscription d'Egine sur laquelle on lit με εκ τας *hοδο* λ*h*χδον λιθον στασες σκοπον, l'auteur met un signe de longue sur l'ε de στασες, en quoi il s'accorde avec Thumb, *Hdb. d. griech. Dial.*, § 123, 9 (p. 110) ; cf. Buck, *Greek Dialects*, § 149, p. 110 ; mais, dans une inscription aussi archaïque, un subjonctif στασες est-il absolument exclu ? Quand un linguiste cite les anciennes inscriptions grecques, il doit en reproduire la graphie sans y rien ajouter ; c'est le seul parti scientifique, et il faut négliger toutes les conventions modernes.

A. M.

Karl Hauser. — *Grammatik der griechischen Inschriften Lykiens*. Bâle (imprimerie Birkhäuser), 1916, in-8, 159 p.

Dans cette dissertation de Zurich, M. K. Hauser suit les traces de son maître, M. Schwyzer, dont il se montre un bon élève. Il a examiné les particularités de langue qu'offrent les inscriptions grecques de Lycie, et il les a exposées dans le cadre habituel, sans chercher à renouveler le sujet, en apportant tout simplement une contribution

solide à l'œuvre collective de l'étude de la κοινή à l'époque impériale.

La κοινή de Lycie n'a remplacé aucun parler grec ; elle a fait disparaître une langue indigène, le lycien. Mais l'influence du lycien est à peine appréciable dans les textes, et le travail de M. Hauser fait ressortir une fois de plus l'unité du grec à l'époque impériale.

Comme tous les exposés du même type, celui de M. Hauser embrasse sous le titre général de *Phonétique* des faits de sortes très diverses. Pour mettre en évidence la réalité historique, il conviendrait de distinguer les faits suivant leur nature.

Il y a les innovations de la κοινή, qui se manifestent en Lycie, comme ailleurs. Par exemple, les voyelles tendent à perdre leur quantité propre ; c'est l'un des traits fondamentaux de la κοινή impériale. M. Hauser, p. 48, dit que l'égalisation des quantités a eu lieu sous l'influence de l'accent d'intensité ; c'est une affirmation gratuite ; car rien ne prouve que le ton grec soit jamais devenu un accent bien intense ; l'accent est peu intense aujourd'hui encore en grec, et aucun des effets de l'accent grec à aucune époque n'atteste une action de l'intensité. Il serait donc au moins prudent de ne pas attribuer à l'action de l'accent l'élimination des différences quantitatives qui appartenaient en propre aux voyelles.

D'autre part, il y a le choix fait par la langue entre diverses formes grecques antérieures : entre ἀρσήν et ἀρρήν, entre ἐλάσσων et ἐλάττων, etc. Il ne s'agit pas ici d'histoire de la prononciation, mais de choix entre des formes dialectales préexistantes. Ce sont des faits qui diffèrent entièrement des changements de prononciation réalisés dans la langue même, et il importe de les en séparer : ce n'est pas dans un chapitre de phonétique qu'on peut chercher ce qui est dit de la question de οὐδείς et de οὐθείς. Un fait comme la coexistence de deux traitements de η, un traitement *e* et un traitement *i*, prendrait toute sa valeur dans un chapitre consacré au choix fait entre des formes dialectales préexistantes ; on verrait comment le lycien représente le mélange de deux types

dialectaux distincts, l'un qui s'observe en Asie Mineure, l'autre qui a prévalu dans les îles et dans la Grèce propre.

Enfin, il y aurait lieu de mettre bien à part les effets du substrat lycien. Mais il n'y en a pour ainsi dire aucun, du moins aucun qui soit sûr. Les faits qui tendent à indiquer que ντ a passé à la prononciation *nd* sont rares et peu clairs.

L'étude de M. Hauser, faite avec soin et avec une solide connaissance du sujet, devra être utilisée par tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la κοινή.

A. M.

Roy J. Deferrari. — *Lucian's Atticism. The morphology of verb.* Princeton (University Press), 1916, in-8, IX-85 p.

La dissertation consciencieuse et soignée de M. Roy J. Deferrari sur les formes verbales employées par Lucien montre, une fois de plus, que Lucien avait bien lu les auteurs attiques et qu'il en a reproduit la langue avec goût et avec fidélité. C'est dire que, pour le linguiste, la langue de Lucien est à peu près dénuée d'intérêt ; elle n'en a que pour l'histoire de la littérature.

Les flottements qu'observe l'auteur sont le plus souvent difficiles à interpréter. Si, par exemple, on trouve 2 fois οἶδας en regard de οἶσθα 107 fois, la forme est-elle due à l'auteur ou aux copistes ? Dans un passage, les manuscrits divergent, les uns ayant οἶδας, les autres οἶσθα.

A. M.

Eranos. — *Acta philologica suecana.* Edenda curauit Vilelmus Lundström, vol. XV, fasc. 1-4. Göteborg (Eranos' förlag), 1915 [paru en 1916], in-8, 213 p.

Ce volume XV du recueil dirigé avec autorité par M. Lundström renferme une série de mémoires de carac-

tère philologique. M. Lundström y donne quelques remarques sur la langue de Catulle. Mais le mémoire le plus important au point de vue linguistique est celui de M. Theander, intitulé 'Ολολυγὴ καὶ ἰά. Joignant l'étude des choses à celle des mots, il examine tout le groupe de ὀλολυγή, ἐλελύζω, etc. Ces mots sont trop suspects d'être des onomatopées pour que l'origine égéenne supposée par M. Theander soit évidente. Mais le mémoire savant et précis de M. Theander mérite d'être lu avec attention. On y trouvera beaucoup de remarques intéressantes, notamment ce qui est dit de θρίαμβος et de lat. *triumphus*, où l'auteur voit, sans doute avec raison, des mots d'origine égéenne.

A. M.

Marcelli *de medicamentis liber*. Recensuit M. Niedermann. Leipzig et Berlin (Teubner), 1916, in-8, xxxv-368 p. (*Corpus medicorum latinorum*, vol. V.)

E. Liechtenhan. — *Sprachliche Bemerkungen zu Marcellus Empiricus*. Bâle (Imprimerie Werner-Riehm), 1917, in-8, viii-118 p.

La nouvelle édition de Marcellus, dit Empiricus, que vient de donner M. Niedermann ne se distingue pas seulement par les mérites de précision et de rigoureuse exactitude que garantit le nom de l'auteur ; elle est l'œuvre d'un linguiste, et les détails intéressants pour l'histoire du latin vulgaire qu'on peut relever chez cet écrivain du ve siècle y sont signalés. Par exemple, là où le premier éditeur du texte, corrigeant son manuscrit, avait mis à tort *uulpeculae*, M. Niedermann reproduit la leçon concordante de deux manuscrits, *uulpiculi* ; et il en signale la concordance avec le substantif fr. *goupil*, masculin. Les deux index des mots remarquables et des mots techniques qui terminent le volume seront précieux pour les linguistes.

Sur les indications de M. Niedermann, un de ses élèves,

M. Liechtenhan, a étudié les particularités de la langue de Marcellus, et il a tiré de son étude une thèse de doctorat de l'Université de Bâle.

Pas plus que la langue des autres auteurs de son temps, la langue de Marcellus ne prête à beaucoup d'observations générales. M. Liechtenhan, qui a travaillé avec beaucoup de soin et un sens critique sûr, a dû se borner à relever et à classer un certain nombre de faits de détail.

M. Liechtenhan étudie par exemple la répartition de *au* et de *o* dans *caulis* et *coliculus*. Sa remarque sur le fait que, au sens de « tige », on trouve souvent *cauliculus*, tandis que, au sens de « chou » on ne trouve que *coliculus*, est curieuse. Mais on se demande sur quoi repose son affirmation d'un représentant de *cauliculus* au sens de « chou » dans les langues romanes ; il est précisément frappant que l'on trouve en roman, d'une part, les représentants de *caulis*, de l'autre, ceux de *coliculus*. On a l'impression que le mot classique, *caulis*, défendu par la tradition, a gardé son *au*, tandis que le dérivé plutôt vulgaire *cauliculus* s'est fixé sous la forme vulgaire *coliculus*. Au sens de « tige », *cauliculus* (*coliculus*) n'existe pas en roman ; aussi Marcellus conserve-t-il d'ordinaire *cauliculus* en ce sens. Le maintien de ce petit détail est de nature à donner confiance dans la tradition du texte et montre que cette tradition mérite le soin avec lequel M. Niedermann l'a relevée.

On ne saurait reprocher à M. Liechtenhan de n'être pas entré dans la question difficile de fr. *réglisse*, ital. *regolizia*, à propos de *glyceriza*, *gliceriza*, qui représente chez Marcellus la forme savante *glykyrrhiza*, et dont, presque évidemment, il faut partir pour expliquer les formes romanes. Mais un simple rappel du type lat. *imperō*, *lēgerupa*, etc. aurait rendu compte de l'*e* de *glyceriza*, qui est vraiment intéressant.

La dissertation de M. Liechtenhan renferme quantité de faits qui mériteraient d'être signalés. Par exemple, le fait que *aurium* et *auribus*, trisyllabiques, sont les seules formes fréquentes de *auris* montre bien que les formes de *auri-*

cula, courantes aux autres cas, sont dues à la tendance à élargir un mot court. Ce qui est dit, p. 81 et p. 95 et suiv., de l'emprunt de *epar* pourra contribuer à éclairer l'histoire obscure du nom du « foie » dans les langues romanes. Les latinistes et les romanistes trouveront grand profit à lire de près ce travail, où l'on reconnaît partout l'influence de M. Niedermann.

A. M.

H.-B. Vroom. — *De Commodiani metro et syntaxi annotationes.* Utrecht (Dekker et Vegt), 1917, in-8 (viii-)91 p.

Dans la première partie de cette dissertation élégante et ferme, M. Vroom étudie la métrique du poète chrétien Commodien, dont la date exacte, ive ou ve siècle, n'est pas connue. Il le fait à la fois avec une grande finesse et un sentiment juste des choses. Il montre bien comment Commodien a voulu faire des hexamètres, mais comment, ayant perdu absolument le sens des différences de quantité entre les voyelles, et conservant seulement le sens de la quantité des syllabes par position, il est arrivé à l'état de choses que l'on connaît. La langue de Commodien apporte le témoignage le plus clair de la perte de la distinction quantitative des voyelles à la fin de l'époque impériale.

Dans la seconde partie, M. Vroom énumère, d'une manière brève mais précise, les particularités vulgaires de la langue de Commodien ; ces particularités sont nombreuses. Au lieu de parler de la tendance du latin vulgaire à l'analyse, il vaudrait peut-être mieux parler de l'affaiblissement de valeur des mots accessoires qui a permis de leur donner un rôle quasi-grammatical. Quand Commodien écrit *ego dormiui,* en un cas où Virgile aurait écrit *dormiui* simplement, il n'analyse pas ; mais *ego* a pour lui une valeur beaucoup plus faible que celle que ce pronom avait pour Virgile ; la prononciation de *ego* était sans doute aussi plus faible et plus rapide, ce que la graphie ne laisse pas voir, mais qui

ressort du traitement du mot dans les langues romanes ; et l'état de choses *ego dormiui* qu'on observe chez Commodien a rendu possible l'état français tout différent où (abstraction faite de l'orthographe) la personne est marquée uniquement par *je, tu, il* dans *je dors, tu dors, il dort*. Le français actuel n'est du reste pas plus analytique ici que ne l'était le latin ; car les soi-disants pronoms *je, tu, il* n'ont pas d'existence autonome en français et ne sont que des indices de la personne. A. M.

G. Bertoni. — *Italia dialettale*. Milan (Hoepli), 1916, in-8, (vii-)249 p.

On sera heureux d'avoir, de la main d'un savant aussi compétent que l'est M. Bertoni, un bref exposé de la dialectologie italienne. Le livre sera très utile à ceux qui, sans faire de la langue italienne leur spécialité, veulent s'orienter sur la question. Mais, pour précieux qu'il soit, le livre appelle certaines critiques de principe.

La division est singulière : I. Lexicographie ; II. Phonétique et Morphologie (groupées en une seule partie) ; III. Caractères syntaxiques. Dans cette troisième partie, on ne trouvera, proprement, que peu de faits de syntaxe ; il s'agit en réalité de faits de morphologie qui n'ont pas trouvé place dans la seconde partie ; par exemple la remarquable substitution du prétérit composé au prétérit simple dans un très grand nombre de parlers italiens, parallèle à celle qu'on observe en français central.

L'absence de cartes rend tout l'exposé vague et obscur. Étant donné le prix relativement élevé (3 fr. 50) pour un livre assez mince et de tout petit format, destiné à un public étendu, il aurait été facile d'illustrer chaque question à l'aide d'un croquis qui aurait montré les limites de chaque particularité. Un ouvrage de dialectologie ne se conçoit pas sans cartes. Rien n'aurait été plus clair, et en même temps, plus éloquent que ces croquis où l'on aurait vu du premier coup les limites des faits et la variété de ces limites.

Le chapitre sur la lexicographie ne fait pas assez ressortir comment l'examen des aires occupées par les mots autorise des conclusions sur l'histoire du vocabulaire, comment, en particulier, il permet d'entrevoir la succession des mots en une même région.

Le chapitre sur la phonétique et la morphologie est divisé par grands dialectes. Il suffit de le parcourir pour voir que cette division est à bien des égards artificielle. La seule réalité solide est le fait linguistique, chacun ayant ses limites propres.

Enfin les faits sont présentés trop isolément, et non ramenés à leurs principes. Par exemple, le traitement bien connu de *k* intervocalique en toscan ne prend son sens que si l'on décrit la prononciation des occlusives en toscan. C'est la prononciation soufflée (aspirée) des occlusives dans le toscan qui rend compte de la spirantisation de *k* intervocalique.

Toutes ces critiques de principe n'empêchent pas le petit livre de M. Bertoni d'être précieux et intéressant pour le linguiste.

A. M.

L. Clédat. — *Manuel de phonétique et de morphologie historique du français.* Paris (Hachette), in-8, 282 p.

Il ne faut pas demander à un auteur ce qu'il n'a pas prétendu donner. M. Clédat n'a pas voulu faire un précis de grammaire historique du français présentant les choses telles qu'elles apparaisent d'après les recherches les plus récentes. Il n'essaie pas de poser le latin vulgaire sur lequel reposent les langues romanes. Il n'essaie pas de situer le français parmi les parlers français : la dialectologie ne tient aucune place dans son livre. Il n'essaie pas de déterminer les influences successives qui se sont exercées : la géographie linguistique n'est pas utilisée. Et, d'autre part, il n'essaie pas de ramener les faits à leurs principes et de marquer la courbe suivie par

le latin pour devenir le français. Il prend les phonèmes latins et se demande ce qu'ils sont devenus en français. La morphologie même n'est pas traitée pour elle-même : elle porte le titre significatif de *Conséquences morphologiques des lois phonétiques*, et il n'est pas question de syntaxe. On voit les limites, singulièrement étroites, du livre. — Ceci posé, M. Clédat a fait un ouvrage en général précis et clair, où l'on trouvera expliqués les principaux faits offerts par le français littéraire. On y trouvera même des observations personnelles intéressantes comme celle sur *ruile* représentant *rēgula* et *reille* représentant **rēgla*, p. 109.

Il est aisé de discuter dans le détail ce livre qui est tout en particularités, On peut s'étonner de trouver, p. 2, *palpebra* donné comme point de départ de *paupière*, au lieu de *palpetra*; on attendrait, p. 105, une preuve de la succession phonétique bizarre *g, t, u* dans le type de *sagma* > *saume* (*somme*); p. 178, note, l'indication sur le type *hôtel-dieu* manque de précision; c'était l'occasion d'expliquer pourquoi l'on dit *rue Danton*, mais *rue de l'Eperon*. On ne s'arrêtera pas ici à ces menues critiques.

En revanche, il sera bon d'insister sur l'importance attribuée à l'accent dans le développement du français. Se conformant à la tradition, M. Clédat enseigne que cette influence a été grande. Cette opinion est peut-être sujette à revision. Les linguistes de langue germanique, auxquels sont dues en très grande partie les doctrines courantes et qui ont fondé la grammaire comparée des langues romanes, sont naturellement portés à voir dans l'accent l'agent dominant du développement phonétique : dans des langues comme l'allemand ou l'anglais, l'accent d'intensité domine tout. Mais le cas du germanique est exceptionnel ; on n'en retrouve l'équivalent que dans peu de langues, telles que l'irlandais ou le russe moderne. En général, on ne trouve pas un accent d'intensité qui se subordonne tout. M. Clédat enseigne, p. 1, que « en grec ancien et en latin l'accent se marquait très probablement par une intensité plus grande de la voyelle, mais surtout par une différence de hauteur » ; en réalité, la différence de hauteur est un fait attesté, et l'inten-

sité, une supposition qui ne repose absolument sur rien que sur la croyance à l'existence nécessaire de l'accent d'intensité, courante chez les linguistes allemands. Le rythme du grec ancien et du latin ancien, comme du sanskrit, était *uniquement* quantitatif, à en juger par les témoignages et par la versification. Le phénomène capital qui est intervenu à l'époque impériale est la perte de la quantité propre des voyelles et l'attribution d'une quantité longue aux voyelles des syllabes toniques. Dès lors les sommets rythmiques ont coïncidé avec l'ancienne place du ton. En français, l'action de l'accent ainsi constitué, qui consisterait en une élévation de la voix jointe à un allongement, ne s'est pas manifestée, comme en allemand ou en anglais, par la perte du timbre propre des voyelles non toniques opposée à la conservation du timbre des voyelles toniques. Les seuls effets qu'on observe en français sont dus à l'abrègement des voyelles non toniques : amuissement des voyelles relativement fermées *i* et *u*, *e* et *o* et passage de *a* à un timbre *eu*, celui de l'*e* dit muet. Et, en français moderne, l'accent n'est guère intense. Ce n'est pas à dire que l'intensité n'ait pas joué un rôle. Mais on n'a pas de raison de croire que le français ait jamais eu un accent d'intensité un peu fort ; car, à la différence de la hauteur et de la durée, qui sont choses claires et faciles à définir comme à observer et à mesurer, l'intensité est chose obscure et insaisissable dans les langues où elle ne domine pas tout à fait, comme elle le fait en allemand, en anglais et en russe.

A. M.

M. Grammont. — *Traité pratique de prononciation française*. Paris (Delagrave), [1914 ?][1], in-12, 231 p.

Ce traité est, comme le titre l'indique, un livre pratique. Ceux qui s'en serviront y trouveront tout ce qu'il faut sa-

1. L'éditeur n'a pas mis de date sur le volume. C'est un procédé qui est toujours inadmissible, et qui l'est particulièrement pour un livre comme celui-ci où les faits ont une date. La date indiquée ci-dessus est celle du *Copyright*, indiquée au verso du titre.

voir pour apprendre à prononcer correctement le français. Mais, sans rien sacrifier de la clarté, de la simplicité nécessaires, l'auteur a écrit un livre de science, simplement parce qu'il l'a fait équilibré, complet, systématique, et parce qu'il domine sa matière.

L'originalité la plus frappante de ce traité, c'est qu'une moitié en est consacrée à la théorie de la phrase. M. Grammont ne montre pas seulement comment se prononce chaque élément phonétique; il s'attache aussi à montrer comment se comportent les éléments phonétiques suivant leur prononciation et leur rôle dans la phrase. Tout ce qui est dit dans la seconde partie du traité, intitulée *Le mot et la phrase,* est de nature à faire réfléchir les linguistes, autant qu'à instruire ceux qui veulent prononcer le français d'une manière correcte. Œuvre d'un linguiste, le traité de M. Grammont ne pourra être négligé par les linguistes.

Dans une seconde édition, qui ne saurait se faire attendre bien longtemps, l'auteur pourrait, avec avantage, insister un peu plus sur les traits originaux du phonétisme français. Il le fait indirectement, en montrant les fautes que commettent les étrangers quand ils parlent français. Mais il serait bon de mettre en évidence des traits caractéristiques, tels que l'absence de toute spirante sourde ou sonore correspondant aux occlusives : le français n'a ni spirantes gutturales, ni spirantes dentales (du type de *th* anglais), ni spirantes bilabiales ; en revanche, il a un système complet de sifflantes : *s* et *z*, *š* et *ž* (notés *ch* et *j*), et les labio-dentales *f* et *v* y tiennent une grande place. Il serait intéressant aussi de montrer combien le phonème *ü* consonne est chose particulière au français ; des prononciations comme celles de *tuer, suer, muer,* avec *ü* consonne, sont une originalité du français.

Les indications données par M. Grammont sont en général complètes (au moins pour les principes) et sûres. P. 103, on notera un petit lapsus : l'*ü* de *tu as* est donné pour un *ü* consonne, évidemment par erreur.

A. M.

Oscar Bloch. — *Les parlers des Vosges méridionales. Étude de dialectologie.* Paris (Champion), 1917, in-8, xxi-343 p.

— *Atlas linguistique des Vosges Méridionales.* Paris (Champion), 1914, in-4, xxiii-33 p., 1 carte et 810 croquis.

L'atlas et le livre sur les *Parlers des Vosges* sont parus maintenant, mais au moment où ce *Bulletin* part à l'impression, le volume sur le vocabulaire, qui en est le complément indispensable, n'a pas encore paru[1]. On renverra donc à l'an prochain le compte rendu de ce grand ouvrage. Mais il convient de le signaler dès maintenant à l'attention. Il apporte un nouveau témoignage de l'originalité des travaux qui ont été faits sur la dialectologie française. Venant après les ouvrages d'hommes comme MM. Gilliéron, Rousselot, Grammont, Millardet, Bruneau, Terracher, dont chacun a, dans une plus ou moins large mesure, et presque tous dans une très large mesure, apporté, avec des faits nouveaux, une manière neuve et personnelle d'envisager et d'exposer ces faits, M. Oscar Bloch a été neuf à son tour dans les idées et dans la disposition. Dans sa discipline qui est à l'avant-garde de la linguistique, il a trouvé moyen de composer un travail personnel qui fait honneur et à lui et à la grande école dont il fait partie.

A. M.

A. Meillet. — *Caractères généraux des langues germaniques.* Paris (Hachette), 1917, in-8, xvi-222 p.

En écrivant ce petit ouvrage, on s'est proposé de mettre en évidence les tendances qui ont présidé aux transformations de l'indo-européen en germanique commun et ont, par là, déterminé le cours du développement ultérieur des

1. Le volume a paru durant l'impression de ce fascicule.

langues germaniques. On ne s'y est préoccupé que des idées générales, et l'on n'a pas cherché à expliquer le détail des faits germaniques, qui se trouve facilement ailleurs.

On s'abstiendra de relever ici quelques incohérences dans la citation des formes, des erreurs d'impression plus ou moins faciles à rectifier. On se bornera à signaler, p. 43 et suiv., une erreur de fait qui est grave : *gg* et *bb* géminés ne sont pas assourdis en danois ; on y a *begge* qui se prononce avec un *g* non géminé.

Le livre a un de ces défauts dont il arrive qu'un auteur se rende compte seulement après avoir terminé l'impression et après l'avoir oublié depuis quelque temps : il manque de perspective historique. Toutes les innovations du germanique sont présentées sur un même plan, comme si elles appartenaient à une même période. Sans doute on n'a pas le moyen de dater, même relativement, les innovations du germanique commun. Mais il aurait été bon de montrer que les unes remontent à la période qui a suivi la dislocation des dialectes indo-européens et où, très vite, chacune des langues de groupe a pris déjà un aspect propre, et que les autres sont plus récentes et proviennent de mélanges de populations qui ont eu lieu peu avant la période historique. La confusion de *o* et de *a* appartient sans doute aux transformations anciennes, et la mutation consonantique aux transformations récentes. Sans être toujours possible, le départ devait au moins être indiqué en gros, et, là même où l'on manque de toute donnée pour le faire, le principe devait être signalé beaucoup plus nettement qu'il ne l'a été.

A. M.

Axel Kock. — *Svensk Ljudhistoria. Tredje Delen. Förra hälften. Lund.* (C. W. K. Gleerup). 1916, 268 pp.

M. Axel Kock a publié l'an passé le premier volume du tome III de sa monumentale histoire de la phonétique sué-

doise. Il est en entier consacré à la théorie de l'inflexion et de la fracture. On sait la compétence toute spéciale de M. Kock en pareille matière : le magistral exposé qui résume vingt-cinq ans de laborieuses recherches n'intéresse pas seulement le scandinavisant. Germanistes et linguistes en tireront un égal profit. Ils y trouveront, présentée avec l'élégante simplicité d'un manuel, une doctrine cohérente et harmonieuse qui sait interpréter les faits préhistoriques avec un sens parfait de la réalité linguistique et dégager de la complexité des faits les caractères généraux du phénomène.

On notera le soin tout spécial que l'auteur a apporté à la chronologie. Ce besoin de sérier les faits, de distinguer les plans domine toute son œuvre et le présent exposé. Le point essentiel reste, pour M. Kock, l'époque protoscandinave. Le vocalisme des autres dialectes germaniques présente, on le sait, des altérations de même ordre — et la conclusion s'impose qu'il s'agit en effet d'une *tendance* germanique. Mais cette tendance s'est exercée de façon particulière dans chaque dialecte. M. Kock a raison de penser que les conditions du phénomène n'ont pu se préciser qu'après la scission dialectale.

On retrouvera dans ce livre tout l'essentiel de la théorie qui s'est élaborée depuis 1887 dans les articles déjà célèbres de l'*Arkiv* ou des *Beiträge*. Le détail a pu varier, mais l'armature de la doctrine était si solide que rien ne l'a ébranlée. Signalons toutefois parmi les nouveautés de l'ouvrage : l'exposé très détaillé (une soixantaine de pages) des actions analogiques qui font alterner, dans le paradigme ou dans une même famille, des formes infléchies et des formes non infléchies et la théorie de la fracture de *i* devant les groupes *-ing-*, *-ink-*, *-igg-*, *-ikk-* + *w* dans le scandinave oriental (type **syngwa* > *sùnga*).

Pour respecter le caractère systématique de son exposé, M. Kock s'est abstenu de longues controverses : toute la partie critique du travail est passée, à ce qu'il semble, dans un volume paru la même année, sous le titre de *Umlaut und Brechung im Altschwedischen* (Lunds Universitets

Arsskrift. N. F. Avd. I. Bd. 12. Nr. 1.). Je regrette de ne pas le connaître, car M. Kock y renvoie pour toutes les questions difficiles.

Maurice Cahen.

G.-A. Il'inskij. — *Praslavianskaia Grammatika.* Nèžin (Imprimerie *Pečatnik*), 1916, in-8, xxviii-536 p.

La grammaire du slave commun de M. Il'inskij répond à un besoin. La grammaire de M. Mikkola n'en est encore qu'aux débuts de la phonétique. et n'avance pas. Du premier coup, M. Il'inskij donne un exposé complet du sujet, à ceci près qu'il néglige l'emploi des formes et la phrase, c'est-à-dire, en un mot, la syntaxe. Le livre, bien divisé en chapitres brefs clairement subdivisés, et pourvu de riches indications bibliographiques, introduit très heureusement dans la question du slave commun (urslavisch, comme on dirait en allemand). L'auteur n'a pas cherché à exposer des vues neuves ; mais il critique souvent judicieusement les théories émises. Il apporte un historique intéressant de quelques-unes des questions les plus discutées. Le livre est de nature à rendre de grands services à tous les slavistes, à tous les linguistes qui s'intéressent au slave.

On peut souhaiter un agencement plus serré des faits, qui en montre les rapports profonds et en fasse sentir l'enchaînement historique. Les faits innombrables qui sont cités apparaissent trop séparés, et le lecteur qui passera en revue tous ces faits isolés aura peine à s'y orienter, bien que chaque question soit clairement exposée.

La disposition n'est pas toujours propre à faire apparaître les choses dans leur ordre. Ainsi les alternances vocaliques sont exposées dans la phonétique : en indo-européen, les alternances ont eu sans doute des origines phonétiques, qu'il est du reste impossible de déterminer avec certitude ; mais, au point de vue slave, une alternance comme celle de *berǫ*, *-bĭrati*, *-borŭ* est un fait morphologique. — Dans la phonétique même, l'action palatalisante du *yod* qui de *o* a fait *e*,

etc., est placée après la différenciation qui de *ʲe* tend à faire *ʲo* ; or, ce second phénomène est postérieur au premier.

Pour rendre compte du slave, il faut partir de l'indo-européen. Mais une théorie — d'ailleurs indémontrée et indémontrable — comme celle qui est enseignée sur l'aoriste en *-s-* (d'après M. Hirt), p. 493 et suiv., n'est assurément pas à sa place dans un livre d'enseignement sur le slave.

Sur un grand nombre de points, on pourrait naturellement discuter avec M. Il'inskij.

P. 97 et suiv., il repousse tout à fait l'idée que **n̥, *m̥* peuvent être représentés en slave par *ŭ*. Je ne sais comment il a pu croire que j'admettais que toute nasale voyelle a donné *ŭ* en slave commun. Tout ce que j'ai enseigné, c'est que, dans les cas où, *dans des conditions non déterminées*, i.-e. **n̥, *m̥* ont donné **ᵘ̆n, *ᵘ̆m* (et non **ⁱ̆n, *ⁱ̆m*, qui ont abouti à *-ę-* à l'intérieur du mot, à *-ĭ* à la finale), on a en slave *ŭ*. Cet enseignement me paraît sûr encore maintenant : *sŭto* n'a aucune chance d'être un emprunt à l'iranien ; car le slave commun, qui n'a presque rien reçu de l'iranien, ne saurait avoir pris seulement un mot de pareille importance. Le mot *vŭtorŭ* n'a évidemment rien de commun avec lat. *uter* ; du reste, pour la forme comme pour le sens, *uter* appartient au groupe de l'interrogatif-indéfini, comme *ubī* et *unde* ; *qu-* s'est amui en latin devant *u* à l'initiale du mot. Cela fait deux exemples sûrs du traitement sl. *ŭ* à l'intérieur du mot. En fin de mot, on a *-ŭ* sûr dans les premières personnes telles que *byxŭ* en face de gr. *-σα* ; dire que *-xŭ* repose ici sur **-son* est ne rien expliquer ; car il faudrait montrer pourquoi la 1re personne a reçu un type thématique ; *byxŭ* une fois donné, le pluriel *byxomŭ* s'explique aisément.

P. 108, on ne voit pas sur quel fait repose l'hypothèse que v. sl. *dlĭgŭ* « long » représente sl. **dᵘ̆lgŭ*, avec **ᵘ̆l*. M. Il'inskij ne pense évidemment pas que got. *tulgus* ou lat. *in-dulgeō* (ce dernier rapprochement possible, mais incertain) enseigne rien sur la forme de **l̥* dans l'original de v. sl. *dlĭgŭ*.

P. 124 et suiv., l'auteur écarte l'idée que **or-, *ol-* ini-

tiaux donnent sl. **ra-*, **la-* en cas d'intonation rude. Mais n'a-t-il pas été frappé du fait que, dans le cas où les dialectes slaves ont l'autre traitement, sl. mérid. *ro-*, *lo* , sl. occid. et russe **ro-*, **lo-*, l'intonation est toujours douce? Et n'a-t-il pas été frappé de ce que le traitement *ra-*, *la-* du slave occidental apparaise en cas d'intonation rude, c'est-à-dire là où le slave occidental a le traitement long en face du traitement bref serbe : tch. *rádlo,* en face du serbe *rälo* ? La doctrine que critique M. Il'inskij est donc très satisfaisante a priori. Or, elle a pour elle la vraisemblance de fait. Dire que sl. *ramo, ramę* repose sur **rāmo-*, non sur **arəmo-*, c'est tabler sur une possibilité théorique contre le témoignage positif des autres langues indo-européennes. On pourrait accepter un cas de ce genre; mais il y en a toute une série, et de saisissants, comme *lakomŭ* en face de lit. *álkti*. Et surtout il ne faut pas oublier un cas qu'aucun artifice d'hypothèse indo-européenne ne peut écarter, celui du lat. *arca,* mot emprunté qui est représenté partout par sl. *raka*, *raky*. Mais, même sans cet exemple décisif, la critique de M. Il'inskij ne porterait pas: on ne peut pas opposer des possibilités théoriques à des rapprochements évidents comme celui de lit. *árklas* et de tch. *rádlo,* de lit. *álkti* et de tch. *lakomý*.

A supposer que l'on tienne pour admissibles toutes les explications, proposées p. 183 et suiv., des cas où des dialectes slaves modernes ont un représentant de *-ĭ* en face d'un *-i* final du vieux slave, on ne serait pas convaincu par la critique de M. Il'inskij qui n'admet pas d'amuissement de *-i* final. Car la prédilection du vieux slave pour la forme *-i* serait énigmatique. Mais comme russe *mat'* ou comme pol. *bądź'* à l'impératif ne se laissent pas écarter aisément, M. Il'inskij se contente trop facilement avec des explications par l'analogie. D'ailleurs si *i* bref a passé spontanément en slave commun à un jer qui tend à s'amuir, pourquoi l'*i* final, anciennement long mais que sa position en finale tendait à abréger, ne se serait-il pas amui à son tour? Il n'est pas rare qu'une tendance existant dans une langue agisse ainsi à plusieurs époques successives.

P. 282 et suiv., l'opposition entre les intonations slaves et les intonations lituaniennes n'est pas réelle. La place de l'accent dans les types russes *vóron* = lit. *vaĩrnas* et *voróna* = lit. *várna* ne suffit pas à déterminer la forme de l'intonation en slave. Et le déplacement de l'accent, suivant la formule de F. de Saussure, montre que, à la date où a eu lieu le déplacement, l'intonation était du même type en slave et en baltique.

A. M.

S. Agrell. — *Slavische Lautstudien*. Lund (Gleerup), 1917, in-8, 131 p. (Lunds Universitats-Arsskrift, N. F., Avd. 1, Bd. 12, Nr. 3).

La nouvelle publication de M. Agrell sur la phonétique slave se compose de six études distinctes; M. Agrell y approfondit des vues qu'il a déjà indiquées et il répond aux critiques qu'on en a faites. On y retrouvera la solidité et l'étendue des connaissances ainsi que l'extrême ingéniosité qui caractérisent l'auteur, et l'on aura grand profit à les lire de près.

Je dois avouer que, pas plus que les autres publications de M. Agrell sur la phonétique, celles-ci ne réussissent à me convaincre pleinement. Grâce à sa science et à son ingéniosité, M. Agrell réussit à rendre plausibles ses vues. Mais il est obligé de faire bien des hypothèses, la plupart du temps très compliquées. Or, au fur et à mesure que les formules phonétiques se compliquent, elles sont plus incertaines; car le nombre des cas auxquels elles s'appliquent devient moindre; la quantité des réactions analogiques et des croisements dialectaux augmente; et l'on a de plus en plus le sentiment de l'arbitraire.

Le premier mémoire, où M. Agrell, après examen de tout l'ensemble des faits, cherche à expliquer la raison d'être du contraste entre *p'sed* (de **perdŭ*) et *prjedny* (de **perdnŭjĭ*) en bas sorabe donnera une idée de cette critique générale. M. Agrell écarte, avec raison, l'action supposée de l'accent.

Mais il recourt à l'intonation : on trouverait régulièrement l'assourdissement de *r* de la diphtongue *er* quand : 1° l'intonation est rude ; *ps'ed* répond à russe *péred* ; 2° une occlusive précède ; 3° il s'agit de *er* et non de *or*. Grâce à cette limitation compliquée, la formule tient debout. Mais on ne voit pas ce qui justifie les conditions énoncées : les diphtongues *er* et *or* ont d'ailleurs des traitements tout parallèles, et la mouillure de *r* n'en favorise pas nécessairement l'assourdissement. On ne voit pas pourquoi, après *s* et après *č*, il n'y aurait pas aussi assourdissement. Ces limitations ne s'imposent pas à première vue. Elles aboutissent à faire poser une « loi phonétique » pour le groupe de *per-*. En réalité, on a dans le groupe des formes prépositionnelles et préverbales de *per-* le même traitement que là où, dès le slave commun, *r* suivait la sourde, parce qu'un mot accessoire étant prononcé relativement vite, l'élément vocalique initial de la diphtongue qui tendait à s'éliminer en slave en général, et, particulièrement, en sorabe, a disparu plus tôt dans un mot de ce genre que dans un mot principal : **perdŭ* a passé à **pred-* par des intermédiaires **pĕred- *p°red-* ; or, on conçoit bien qu'une préposition **p°red-* devienne *pred-* un peu plus tôt que l'adjectif **p°redny* n'est devenu *predny*. Et il n'en faut pas plus. C'est ainsi que, en polonais, la préposition **perd* a donné *przed*, et non **przod*, tandis que l'on a l'adverbe *naprzód* : la yodisation qui déterminait le passage de *ie* à *io* s'est réduite de bonne heure dans un mot accessoire, et il n'en a pas fallu plus pour empêcher la réalisation du changement ordinaire.

Les faits d'accent et d'intonation tiennent une grande place dans les hypothèses de M. Agrell. En tant qu'il s'agit de l'évolution interne des dialectes slaves, il n'y a là rien que de légitime. L'enseignement de M. Agrell, p. 40 et suiv., sur les conditions d'accent (déterminées en grande partie par des conditions d'intonation) dans lesquelles le *ie* de *bĕda, cĕna*, etc. s'est maintenu en polonais devant une dentale dure est séduisant, et la masse de faits avec laquelle opère ici l'auteur est imposante. Mais il n'y a pas jusqu'ici de fait sûr qui oblige à faire intervenir en slave commun l'accent et

l'intonation pour expliquer le timbre des voyelles. M. Agrell dit avec raison, p. 103 et suiv., qu'il faut expliquer le slave par des faits slaves. Mais c'est un fait slave commun que l'absence d'action du ton sur le timbre des voyelles ; et un fait qui concorde avec l'absence de toute action du ton sur le timbre en indo-iranien, en grec ancien, en latin ancien, en germanique ancien, en baltique ancien, dans toutes les anciennes langues indo-européennes en un mot. Tant que, en slave comme en grec, en indo-iranien, etc., le rythme quantitatif a survécu — et tel était le cas en slave commun — on ne peut guère attendre que le ton ait exercé une action sur le vocalisme.

P. 108 et suiv., M. Agrell discute l'hypothèse que j'ai émise, dans nos *Mémoires,* XIX, 282 et suiv., sur le traitement de *o* en syllabe finale slave. Cette hypothèse ne sort pas des généralités, à dessein, parce que les faits auxquels elle s'applique sont préhistoriques, et qu'ils ne sont pas assez nombreux pour que le problème soit tout à fait déterminé. Il est assez vain de polémiquer, et je laisserai les slavistes examiner l'hypothèse de M. Agrell et la mienne, ou, s'ils le préfèrent, ne pas se prononcer sur un problème dont les données ne permettent pas une solution certaine. Je noterai seulement, pour préciser ma pensée, les faits suivants :

1° Le double traitement *o* et *ŭ,* dans des mots accessoires, comme *togda* et *tŭgda* est chose certaine ; comme le double traitement *e* et *ĭ* de *e* dans *-že* et *-žĭ*.

2° La fin de mot comporte en slave un abrègement des voyelles, d'où résultait naturellement une tendance de *o* vers *u* bref.

3° Quel que soit le mouvement général du débit, il est inévitable que certains mots soient prononcés plus ou moins vite suivant l'insistance qu'on met sur ces mots. Et, dans une langue à rythme quantitatif, le plus ou moins de lenteur du débit est un moyen d'expression nécessaire.

4° Dans tous les mots, le slave a donc chance d'avoir eu en fin de mot le double traitement *o* et *ŭ*.

5° Le double traitement étant donné, il faut savoir comment le slave a maintenu la distinction du masculin et du

neutre, et pourquoi il a affecté *-ŭ* au masculin, *-o* au neutre. Il est permis de penser que le démonstratif est responsable de cet état de choses, et que **-os*, **-on* passaient à *-ŭ* avec une facilité relative, tandis que **-ot* demeurait **-o*. Ceci est indiqué par le contraste entre **-ons* devenant *-y* et **-ont* devenant *-ǫ*.

A. M.

S.-M. Kul'bakin. — *Drevne-cerkovno-slovianskij iazyk*, 3e édition Khar'kov (libraire Alekseiev), 1917, in-8, VIII-232 p.

Le manuel du vieux slave qu'a fait M. Kul'bakin paraît déjà en 3e édition corrigée et augmentée. C'est dire à quel besoin répond le livre et quel succès justifié il a obtenu. L'introduction en particulier a été développée, et l'on y trouvera un exposé détaillé de la question du vieux slave et une description des sources de nos connaissances.

Le livre a conservé son caractère ancien à travers toutes les améliorations et tous les accroissements. C'est dire que l'auteur évite de poser aucun système et qu'il étudie chaque problème séparément, en donnant beaucoup de renvois aux travaux antérieurs.

En passant en revue les sources, M. Kul'bakin se garde, par exemple, de montrer dans quelle mesure en rapprochant et critiquant les manuscrits conservés de l'Évangile ou du Psautier, on pourrait restaurer le texte original. C'est un problème difficile, que la philologie slave a esquivé jusqu'ici, pour lequel il n'a été donné que des essais partiels de solution, mais qu'il faudra bien traiter et résoudre dans son ensemble.

Un exemple montrera l'inconvénient qu'il y a à traiter les questions isolément. P. 169, M. Kul'bakin constate que, dans la plupart des textes, le nominatif des thèmes masculins en *-n-* est de la forme *kamenĭ*, c'est-à-dire est l'ancien accusatif, tandis que le Suprasliensis a conservé le type *kamy*, ancien nominatif, qui sert aussi d'accusatif, et il

attribue ces faits à l'influence de *gostĭ*. Il serait plus juste de dire que, dans tous les masculins, le slave commun ne distinguait pas le nominatif de l'accusatif au singulier. C'est un fait capital du slave, et qui est la condition première d'une innovation originale : le génitif-accusatif employé pour les noms de personnes masculins, thèmes en *-o-*.

M. Kul'bakin a si fort amélioré son ouvrage au cours des éditions successives qu'on peut exprimer le vœu de lui voir ajouter un bref exposé de l'emploi des formes grammaticales et de la théorie de la phrase. L'exposé du verbe paraît aussi un peu maigre, à côté du reste.

A. M.

Olaf Brok (Broch). — *Govory k zapadu ot Mosal'ska.* Pétrograd (Académie des sciences), 1916, in-8, IV-128 p., et 1 carte.

Cette description d'un groupe de parlers du Sud-Ouest du domaine grand russe repose sur des observations faites en 1902 ; elle fait suite à une description semblable publiée par le même auteur pour un autre domaine.

Le nom de M. Olaf Broch suffit à indiquer que cette publication dépasse de beaucoup en portée une simple description d'un parler russe. Par la précision et la sobriété de la description phonétique, elle peut servir de modèle. La morphologie n'y est pas négligée pour cela. Et l'étude est pleine d'observations qui en rendent la lecture utile et savoureuse. non seulement à tous ceux qui veulent prendre une idée des parlers russes, mais à tous les slavistes, plus encore à tous les linguistes. Car M. Olaf Broch sait observer, il sait tirer parti de ses observations et en faire apercevoir la portée générale, et il ne se borne pas à voir le fait linguistique brut ; il en saisit les conditions externes.

Les faits les plus remarquables sont ceux qui se rattachent au traitement des voyelles inaccentuées. Le russe est l'une des langues où il y a un accent d'intensité fort, et

l'on est précisément au moment où se manifestent les effets de cet accent. L'ancienne prononciation, relativement lente, avec des syllabes relativement autonomes, tend à être remplacée, dans le domaine étudié, par une mode nouvelle, sous l'influence de la langue russe commune, du moscovite ; et cette mode agit sur la prononciation des voyelles. Il y a des flottements nombreux, dont M. Olaf Broch fournit des explications très fines et qui montrent quelle est, dans les cas tels que celui de ces parlers, la limite du principe de la « constance des correspondances phonétiques ». Il faut lire tout cet exposé qui vaut par la richesse du détail, par la densité des choses. On signalera simplement un petit détail, p. 17, parce qu'il tend à justifier une hypothèse que j'ai émise et qui a été souvent jugée trop hardie : en syllabe finale inaccentuée, une voyelle placée après une sourde tend à se prononcer sourde ; les conditions du vieux slave, où l'accent n'avait que peu ou pas d'intensité, sont autres ; mais on conçoit que les jers finaux, ultra-brefs de par leur nature de jers et abrégés en outre par la position en fin de mot, aient tendu à s'assourdir, puis à s'amuir, après une consonne sourde plus tôt qu'après une consonne sonore.

Sur la question des limites dialectales, M. O. Broch rappelle avec raison que chaque fait a ses limites propres, et il montre, d'autre part, comment les influences des parlers qui passent pour plus élégants déplacent ces limites. Le petit chapitre p. 86-88 mérite attention à cet égard. Mais on n'en finirait pas si l'on voulait signaler tout ce qui est digne de remarque dans le petit livre de M. O. Broch.

A. M.

H. Pedersen. — *Russisk Grammatik*. Copenhague (G. E. Gad), 1916, in-8, viii-228 p. — et *Russisk Læsebog med noter og glosser*, ib., viii-176 p.

Linguiste général, comparatiste, celtiste, albanisant, l'éminent professeur de Copenhague, M. Pedersen, n'en est

pas moins pour cela un slaviste de premier ordre. Il a eu à enseigner le russe, et il a été amené à composer une grammaire et une chrestomathie, qui écrites en danois, sont destinées avant tout à ses compatriotes et à tous les Scandinaves, mais qui, venant d'un savant tel que M. Pedersen, devront être utilisées par tous ceux qui seront en mesure de le faire.

La grammaire est courte ; mais elle renferme tout l'essentiel. Elle a le mérite d'être faite par un linguiste qui domine la matière, et qui, par suite, a cherché à présenter la langue étudiée dans ce qu'elle a de particulier, de vraiment original. C'est une grammaire russe, faite au point de vue de la langue russe. Une observation comme celle de la p. 159, que l'impératif russe n'a pas proprement de flexion personnelle, est saisissante ; elle éclaire la question de l'impératif, et en russe, et aussi dans d'autres langues. Mais quand il voit dans l'usage habituel de l'imperfectif près de la négation (p. 204 et suiv.) une irrégularité dans l'emploi de l'aspect, on peut se demander si M. Pedersen ne s'est pas placé au point de vue d'une valeur abstraite des aspects plutôt qu'à celui de la langue même ; il ne faut pas juger de la valeur des formes grammaticales par les définitions que sont obligés d'en donner les grammaires. Il y a bien une valeur imperfective liée naturellement à la négation : « viens avec moi » exprime un ordre pur et simple, à exécuter une fois « ne viens pas avec moi » exprime un ordre dont l'exécution se prolonge durant un temps indéfini. Tout au plus peut-on dire que, en regard de l'emploi souple et libre du perfectif et de l'imperfectif dans les phrases positives, l'emploi de l'imperfectif tend à se fixer dans les phrases négatives. Avec le complément direct au génitif, c'est l'un des traits par où la phrase négative tend à se distinguer de la phrase positive.

La chrestomathie, composée de textes littéraires accentués, annotés et accompagnés d'un glossaire, fournit l'application de ce qui est enseigné dans la grammaire. Beaucoup des articles du glossaire sont de vrais recueils d'expressions idiomatiques. A. M.

S. Agrel' (Agrell). — *Nabliudenia nad kolebaniem udarenia v russkom glagolê.* Stockholm (Palmquist), 1917, in-8, 89 p. (*Archives d'études orientales publiées par Lundell,* vol. 12).

M. Agrell s'est fait connaître, on le sait, par des observations délicates sur les nuances que donne à l'aspect des verbes polonais l'addition des préverbes. Cette fois, il examine, avec la même finesse, des nuances d'aspect qu'il a observées chéz des sujets russes et qui, d'après ses observations, sont exprimées par la place de l'accent. Ce travail est écrit en russe et accompagné d'un résumé en français.

L'accent mobile du russe est flottant dans un assez grand nombre de formes. De deux accentuations *possibles,* la *moins usuelle* est naturellement la *plus expressive* : l'adverbe r. *dalëko* est plus expressif que *dalekó.* M. Agrell cite en vers :

vêter ix raznes
dalekó, dalëko !

Dans les verbes, ces flottements d'accent sont particulièrement nombreux. L'examen de plusieurs sujets russes cultivés, de la Russie du centre, a conduit M. Agrell à l'idée que dans les cas tels que celui de *pódnial* : *podniál,* où le préverbe est accentué d'ordinaire, mais où le verbe peut être accentué, le type à préverbe accentué indique l'acte pur et simple : « il a levé (*pódnial*) une pierre, et il l'a jetée », tandis que la forme à verbe accentué indique le progrès de l'action : « il a levé (*podniál*) une pierre avec effort ». Dans les cas où il y a flottement au présent, une forme comme *gásit* « il éteint » exprimerait l' « indéterminé », et une forme comme *gasit* le « déterminé » : « L'allumeur de réverbères éteint (*gásit*) les réverbères » ; mais « il éteint (*gasit*) la lumière et s'endort ».

On ne peut que signaler les curieuses remarques de M. Agrell. Elles fourniront la matière d'observations inté-

ressantes aux personnes qui sont en Russie et qui seront à même de les contrôler ou de les compléter.

A. M.

Kul'bakin. — *Serbskij iazyk. Fonetika i Morfologia serbskovo iazyka.* 2e édition, transformée et augmentée. Poltava (imprimerie Frišberg), 1917, in-8, [vii-]99 p. et une carte.

Deux ans après la première, voici qu'une seconde édition du précis d'histoire de la langue serbe de M. Kul'bakin est devenue nécessaire; et cette seconde édition est sensiblement modifiée et assez fortement augmentée. On félicitera l'auteur et de ce succès et de son activité.

M. Kul'bakin n'a pas visé à faire une histoire approfondie du serbe. Son exposé n'a d'autre prétention que d'être en partie un programme, en partie un aide-mémoire. Mais son livre rend trop de services pour qu'il ne soit pas désirable qu'il l'approfondisse dans une prochaine édition. Voici deux exemples d'indications qui appelleraient un examen nouveau.

Dans la seconde édition comme dans la première, l'histoire de *f* est présentée d'une manière qui suggère une idée peu exacte : le slave commun ignorait la spirante sourde *f*, et le vieux serbe est encore sujet à remplacer *f* par *p* dans les mots empruntés à des langues étrangères. Ceci posé, M. Kul'bakin constate que *f* figure maintenant : 1° dans des mots empruntés à des langues étrangères ; 2° dans certains mots serbes. Or, il importe de ne pas oublier que, en principe, les emprunts à des langues étrangères n'introduisent pas de phonèmes nouveaux. Si le serbe a *f* dans des mots étrangers, c'est que, de très bonne heure, il a eu ou vraiment *f*, ou, du moins, un *v* assourdi en partie ou en totalité dans des mots indigènes. C'est *xfala* (devenu ensuite *fala*) qui a rendu possible l'emprunt de *farman*, etc., avec *f*.

Les plus anciens textes slaves attestent l'existence de *v* assourdi par des phonèmes voisins.

La seconde édition renferme un paragraphe nouveau, § 29, p. 30, où il est exposé que. dans quelques mots empruntés, serbe *r* voyelle représente *r* + voyelle, ainsi *trpeza* de gr. τράπεζα, *grk* de lat. *graecus*. Mais, au moins dans ces deux cas, les formes serbes reposent sur des formes slaves commun à *ĭ* : *trĭpeza* est attesté en vieux slave, notamment dans le *Psalterium sinaïticum*, et c'est sans doute le résultat d'une adaptation au slave du mot grec ; car on a *trĭ-* au premier terme de composés slaves. Quant à *grk*, le vieux slave a *grĭčĭsky* « en grec » et ce n'est pas le seul cas où un *ē* étranger est rendu par *ĭ*; cf. *mĭčĭ* à côté de *mečĭ*, en face du got. *mekeis*.

La carte est restée la même dans les deux éditions. Elle a le tort de fixer entre le serbe et le slovène, d'une part, le bulgare, de l'autre, et entre les dialectes serbes, des limites précises, alors que la réalité présente des transitions. Peut-on donner autre chose que des limites de faits dialectaux?

A. M.

Vilhelm Thomsen, — *Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós* (Hongrie). Copenhague (Höst), 1917, in-8, 28 p. (Danske Vidensk. Selskab., Hist.-Fil. Meddedelser, I, 1).

Après avoir brièvement examiné — et exécuté — une tentative de déchiffrement des inscriptions du trésor de Nagy-Szent-Miklós qui sont écrites avec un alphabet inconnu (« on ne peut trouver 20 inconnues à l'aide de 10 équations qui toutes ont la forme de $x + y \ldots = z$ », dit-il spirituellement), il propose une interprétation d'une inscription de ce trésor qui est en caractères grecs. Il y reconnaît un parler turc jusqu'ici non attesté, où il voit du « bulgare »,

du IXe siècle ; il confirme cette date par la forme des caractères.

A. M.

V. Thomsen. — *Turcica. Études concernant l'interprétation des inscriptions turques de la Mongolie et de la Sibérie.* Helsingfors, 1916, in-8, 108 p. (Mémoires de la Société finno-ougrienne, XXXVII).

Notre confrère Gauthiot qui aurait pu dire avec compétence ce que le beau mémoire de M. Thomsen apporte à la linguistique turque et qui y aurait trouvé un plaisir particulier n'est plus ici pour le faire. Je suis obligé de signaler seulement cette série de notes où l'illustre linguiste de Copenhague expose, avec la rigueur de méthode et l'autorité qu'on lui connaît, l'interprétation qu'il faut donner d'un certain nombre de mots et de passages des inscriptions turques qu'il a déchiffrées. Le nom de M. Thomsen suffit à en indiquer l'importance.

A. M.

R.-M. de Azkue. — *Diccionario español y vasco.* Bilbao, 1916, in-8, 256 p., à 2 colonnes. Cuadernos I-V (A.-Avezar).

Le monumental dictionnaire basque-espagnol-français de R.-M. Azkue, paru en 1905-1906, a rendu et rendra encore, malgré ses imperfections, de très grands services. Aussi la contre-partie en était-elle attendue avec impatience, car il est très utile au phonéticien et à l'étymologiste d'avoir sous les yeux, groupés, les mots à étudier.

C'est ce travail que l'auteur a commencé à publier. Il y aura lieu d'en faire un examen détaillé lors de son achèvement dans quelques années. Nous nous bornons aujourd'hui

à en souligner l'ampleur (256 pages n'ont pas encore épuisé la lettre *a*, bien que cette fois la partie française ait été supprimée).

G. Lacombe.

Bera'tar'. Er'oman Mirena Aba burunur'duna. — *Diccionario castellano-euzkera.* — Lopez Mendizabal' dar' Ixaka. — *Euzkel-Er'del-iztegia.* Tolosa, 1916, 514 et 654 p., à 2 colonnes, in-16.

M. Bera a rédigé la partie espagnole-basque de ce dictionnaire et M. Mendizabal s'est chargé de la partie basque-espagnole. Grâce à ces auteurs, nous avons pour la première fois d'imposantes listes de mots basques sous un format portatif. D'autre part, ils nous ont donné la plupart des mots, difficiles à rassembler et très dispersés, qu'ont plus ou moins heureusement forgés les séparatistes basques transpyrénéens, ce qui facilitera la lecture des œuvres de ces écrivains. Mais MM. Bera et Mendizabal ne signalent jamais le dialecte de leurs vocables, ce qui constitue un inconvénient grave puisque les deux dialectes basques extrêmes, le biscayen et le souletin, diffèrent à peu près autant que l'espagnol et le portugais.

G. Lacombe.

J. Saroïhandy. — *Vestiges de phonétique ibérienne en territoire roman* (in-8 de 23 p. et une carte) (extrait de la *Rev. int. des Et. basq.*, 1913).

Même auteur. — *L'Imparfait basque.* Saint-Sébastien, 1916, in-8 de 16 p.

Poursuivant ses études de dialectologie pyrénéenne, M. Saroïhandy s'est souvenu qu'il portait un nom basque et s'est proposé d'apprendre sa langue paternelle.

I. — Dans la première de ces brochures, il tente de démontrer que l'on trouve en dehors des limites du pays basque actuel des traces de phonétique ibérienne (dont il juge d'après le peu qu'on sait du basque actuel), et il conclut que le domaine euskarien était plus étendu autrefois.

Des recherches antérieures ont été faites déjà dans ce sens, mais nous trouvons ici pour la première fois l'étude d'un point précis et particulier. Malheureusement, M. S., qui affirme un peu trop, n'arrive qu'à des présomptions, car il n'est pas impossible que l'évolution de la phonétique basque ait été très variée, et de ses transformations depuis quelques siècles (qui sont d'ailleurs mal connues dans leur ensemble) on ne peut rien inférer relativement à ses transformations plus lointaines.

En outre, la documentation de M. S. n'est pas toujours complète ni irréprochable : c'est ainsi qu'il ne mentionne pas les travaux de M. Schuchardt et qu'il ignore la réfutation que M. Grammont a proposée dans ses *Notes sur la dissimilation* d'une théorie de M. Thomas, théorie dont M. S. fait état pour établir sa thèse. Néanmoins le problème posé par M. S. est intéressant et devra être traité à nouveau d'une façon un peu plus méthodique.

II. — La deuxième de ces brochures ne correspond pas tout à fait à son titre : il ne s'agit pas en effet d'une étude d'ensemble sur l'imparfait basque ; on s'efforce seulement de prouver qu'il est un ancien plus-que-parfait. Pour arriver à ce résultat, il eût été bon de dresser une liste aussi complète que possible de tous les imparfaits anciens et modernes fournis par la lecture des textes et les investigations dialectales des dernières années, de les confronter, d'en noter avec soin la signification et enfin de les situer dans la conjugaison basque envisagée dans son ensemble. Au lieu de cela, l'auteur s'en tient au souletin moderne et se borne à une série de classifications nouvelles, du reste claires et ingénieuses, mais qui supposent constamment ce qui est en question. A côté de cela, on rencontre dans cette brochure des remarques très justes comme celle de la page 6 : il est évident que dans *deza, lezan* et *zezan* par exem-

ple (on pourrait ajouter *beza*), les consonnes initiales ne sauraient représenter le pronom de la 3e personne : il vaut mieux voir dans les trois premières des caractéristiques temporelles et dans le *b* des impératifs, un reste du *b* de *bai* « oui », ainsi que le voulait L.-L. Bonaparte. — Signalons pour terminer une petite inadvertance : *ber* « pourvu » ne se place jamais au milieu de la périphrase verbale : on dit : *ikhus dezadan ber* « pourvu que je le voie », et non pas *ikhus ber dezadan*.

Malgré nos réserves, il est certain que les futurs travaux de M. Saroïhandy sont destinés à faire progresser l'étude du basque.

G. Lacombe.

Berthold Laufer. — *The Si-Hia Language. A study in indo-chinese philology*. Leide (Brill), 1916, in-8, 126 p. (extrait du Toung-Pao, 2e série, vol. XVII).

L'étude de M. Laufer donne plus que le titre ne promet. La langue si-hia est une langue morte, connue par un document chinois. M. Laufer a étudié les restes de cette langue, et il en montre les rapports avec d'autres langues voisines. Le si-hia est étroitement apparenté à deux langues indo-chinoises, connues seulement à l'époque actuelle, le lolo et le moso ; et le groupe ainsi constitué est de la même famille que le chinois et le tibétain. Le si-hia éclaire donc la grammaire comparée du chinois et du tibétain ; telle est la portée du travail de M. Laufer ; en appendice, M. Laufer donne même une liste de rapprochements, saisissants pour la plupart, entre le chinois et le tibétain.

Ces rapprochements conduisent l'auteur à l'idée que les préfixes — qui sont fréquents en tibétain — et les consonnes finales sont secondaires. Il appartient aux spécialistes de juger en quelle mesure M. Laufer a raison ; les faits qu'il invoque sont assurément de grand poids. Pour les préfixes, il semble difficile de contester qu'ils soient secondaires.

Quant aux consonnes finales, le désaccord qu'on observe entre les diverses langues qui en présentent est de nature à rendre leur antiquité très suspecte.

Si M. Laufer a raison, l'étude comparative du groupe sino-tibétain restera difficile, et il sera malaisé d'y parvenir à des conclusions aussi solides que celles qu'on arrive à poser dans les groupes où l'on dispose d'éléments plus nombreux. On ne sort guère des rapprochements de vocabulaire, et le départ entre les emprunts et le fonds indigène reste difficile.

Par le fait même que la méthode appliquée est rigoureusement linguistique, la difficulté singulière du sujet ressort de l'étude si neuve et si curieuse de M. Laufer.

A. M.

Henri Maspéro. — *Quelques mots annamites d'origine chinoise,* in-4, 5 p. et *De quelques interdits en relation avec les noms de famille chez les Taï-noirs,* in-4, 6 p. (extraits du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient,* t. XVI, n° 3, 1916).

Le troisième cahier du volume XVI du *Bulletin de l'École française d'Extrême Orient* (les cahiers se vendent maintenant à part, on le sait) se compose d'une série d'articles parmi lesquels les deux de M. Henri Maspéro, cités ci-dessus, ont un caractère linguistique. Celui sur les *Interdits* donne un exemple nouveau d'un type d'interdictions bien connu ailleurs. Dans l'autre, il interprète phonétiquement une série d'emprunts de l'annamite au chinois, donnant ainsi un bon exemple d'étude linguistique du chinois et de l'annamite.

A. M.

C.-C. Uhlenbeck. — *Het identificeerend Karakter der possessieve flexie in talen van Noord-Amerika.* Amsterdam (J. Müller), 1916, in-8, 27 p. (extrait des *Mededeel. d. Kon. Akademie v. Wetensch., Afd. Letterkunde*, V, 2).

Partant des idées ingénieuses et suggestives développées par notre confrère, M. Lévy-Bruhl, dans nos *Mémoires*, XIX, 96 et suiv., M. Uhlenbeck montre que, dans les langues de l'Amérique du Nord, comme dans le groupe mélanésien examiné par M. Lévy-Bruhl, il y a des manières diverses suivant les cas d'exprimer la possession. Il fait ressortir ainsi la généralité des faits étudiés par M. Lévy-Bruhl et en marque la portée.

A. M.

A.-L. Kroeber. — *Arapaho Dialects.* Berkeley (University of California Press), in-8 (*University of California Publications in American Archaeology and Ethnology,* vol. 12, n° 3, p. 71-138).

L'étude des parlers du groupe algonquin progresse, et l'on commence à en pouvoir faire une étude comparative. La description que donne M. Kroeber du groupe arapaho apporte des données neuves à la question.

A. M.

William Thalbitzer. — *Et manuscript van Rasmus Rask om Aleuternes sprog sammenlignet med Grönlænderne.* Copenhague (extrait de *Oversigt over det kgl. danske Videnskabernes selskabs forhandlinger*, 1916, n° 3, p. 211-249).

On sait que c'est Rask qui a vu et formulé le premier la

loi de mutation consonantique du germanique. Et il a publié le premier cette loi, plusieurs années avant Grimm. Au contraire, son travail sur les rapports entre la langue du Groenland et celle des Aléoutes est demeuré manuscrit. Le grand connaisseur de la langue des Esquimaux qu'est M. Thalbitzer montre comment Rask a vu le premier le rapport entre ces langues, et il fait ressortir l'intérêt qu'offrent les vues de son glorieux compatriote.

A. M.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE JUSQU'AU 1er NOVEMBRE 1917

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société.

Volumes isolés des Mémoires :	tomes I à VI.	**15** fr.
—	tome VII.	**12** fr.
—	tomes VIII et suiv.	**18** fr.
Fascicules isolés des *Mémoires* (dans la mesure où ils sont encore en nombre).		**3** fr.
Table analytique des dix premiers volumes des *Mémoires*. .		**4** fr. **50**
Volumes XIX et XX du Bulletin, chacun.		**12** fr.
Fascicules isolés des volumes XIX et XX du Bulletin, chacun.		**3** fr.

Les commandes, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à l'administrateur. Le port est gratuit.

La distribution des fascicules du *Bulletin* antérieurs au tome XIX est suspendue pendant la durée des hostilités.

De plus, la librairie Champion publie, sous les auspices de la Société, une Collection linguistique ; les membres ont le droit d'acheter, avec une réduction de 50 °/₀ chacun un exemplaire unique de chaque volume de la Collection.

On est prié de s'adresser directement à la librairie Champion, 5, quai Malaquais, Paris (VIe).

Ont déjà paru :

Les dialectes indo-européens, par A. Meillet, prix réduit 2 fr. 25.

Mélanges linguistiques offerts à M. F. de Saussure, prix réduit 5 fr. 25.

Les éléments dialectaux du vocabulaire latin, par A. Ernout, prix réduit 3 fr. 75.

Le parler arabe des juifs d'Alger, par Marcel Cohen, prix réduit 12 fr. 75.

Le vers français, par M. Grammont, prix réduit 7 fr.

Le port est à la charge de l'acheteur.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.
Procès-verbaux des séances du 20 novembre 1915 au 20 mai 1916. 1
Procès-verbaux des séances du 18 novembre 1916 au 16 juin 1917. 117
Conditions de vente des publications de la Société. 205

NÉCROLOGIE

Michel Bréal. 10
A. Imbert. 19
Trois morts récentes. 21
Robert Gauthiot. 127
Le prix Alfred Dutens. 126

DISCUSSIONS (par A. Meillet).

De quelques verbes forts germaniques. 22
Les verbes signifiant « dire ». 28
Sur la méthode à employer en syntaxe. 133
De l'expression du temps. 137
Les nominatifs pluriels lituaniens du type *vilkai*. 141
De quelques anciens présents du type athématique. 144

COMPTES RENDUS [1]

Adonc. Edition du Denys de Thrace arménien (A. M.). . . . 158
Agrell. *Slavische Lautstudien* (A. M.). 188

1. Les noms des auteurs des comptes rendus sont indiqués entre parenthèses. Les initiales A. M. indiquent les comptes rendus faits par M. A. Meillet.

AGRELL. *Nabliudenia nad kolebaniem udarenia v russkom glagolé* (A. M.). 195
ÄIMÄ. *Phonetik und Lautlehre des Inarilappischen* (Gauthiot). . 107
Annuaire de l'École pratique des Hautes Études, 1915-1916 (A. M.). 36
L. de BEAUFRONT et L. COUTURAT. Dictionnaire français-ido (A. M.). 39
BERA. *Diccionario castellano-euzkera* (Lacombe). 199
BERTONI. *Italia dialettale* (A. M.). 177
Oscar BLOCH. *Les parlers des Vosges méridionales* et *Atlas linguistique des Vosges méridionales* (A. M.). 182
BOGORODICKIJ. *Kratkij očerk sravnitel'noj grammatiki ario-evropeiskix iazykax* (A. M.). 43
— *Lekcij po obščemu iazykovédéniu* (A. M.). . . . 147
BOISACQ. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (A. M.). 159
BRANDSTETTER. *Die Reduplikation* (A. M.). 148
Olaf BROCH. *Govory k zapadu ot Mosal'ska* (A. M.). 192
CADIÈRE. *Anthropologie populaire annamite* (A. M.). 113
CAMPUS. *Due note sulla questione delle velari ario-europee* (A. M.). 44
CLÉDAT. *Manuel de phonétique et de morphologie historique du français* (A. M.). 178
COUTURAT, v. L. de BEAUFRONT.
DAWKINS. *Modern Greek in Asia Minor* (A. M.). 57
DEFERRARI. *Lucian's Atticism* (A. M.). 173
DOTTIN. *Les anciens peuples de l'Europe* (A. M.). 40
EKBLOM. *Eine gemeinslavische Umwandlung des Partizipiums* (A. M.). 85
— *Rus-* et *Vareg-* (A. M.). 93
EPSTEIN. *La pensée et la polyglossie* (Ronjat). 37
Eranos, XV (A. M.). 173
ERNOUT. *Recueil de textes latins archaïques* (A. M.). 62
FASMER. *Izslédovanie v oblasti drevnegrečeskoi fonetiki* (A. M.). . 52
FESTSCHRIFT ANDREAS (A. M.). 50
FINOT. *Notes d'épigraphie indo-chinoise* (A. M.). 112
GILLIÉRON. *Pathologie et thérapeutique verbales* (A. M.). . . . 65
GRAMMONT. *Traité pratique de prononciation française* (A. M.). . 180
De GREGORIO. *La riforma ortografica* (A. M.). 64
HAUSER. *Grammatik der griechischen Inschriften Lykiens* (A. M.). 171
HOERNLE. *Manuscript remains of buddhist literature* (A. M.). . . 46
INDOGERMANISCHES JAHRBUCH, III (A. M.). 44
IL'INSKIJ. *Zvuk* ch (A. M.). 84
— *Oxridskie glagoličeskie listki* (A. M.). 86
— *Praslavianskaia grammatika* (A. M.). 185
JESPERSEN. *Nutidssprog* (A. M.). 150
KARLGREN. *Etudes sur la phonologie chinoise* (A. M.). 110
KICKAPOO TEXTS (A. M.). 116

Kock. *Svensk Ljudhistoria* (M. Cahen). 183
Kroeber. *Arapaho dialects* (A. M.). 203
Kudriavskij. *Načal'nyj kurs sanskritskovo iazyka* (A. M.). . . . 157
Kul'bakin. *Drevne-cerkovno slovianskij iazyk* (A. M.). 191
— *Serbskij iazyk* (A. M.). 196
Laufer. *The si-hia language* (A. M.). 201
Lademan. *De titulis atticis quaestiones orthographicae et grammaticae* (A. M.). 56
Liechtenhan. *Sprachliche Bemerkungen zu Marcellus Empiricus* (A. M.). 174
G. Maspéro. *Grammaire de la langue khmère* (A. M.). 113
H. Maspéro. *Quelques mots annamites d'origine chinoise* et *De quelques interdits* (A. M.). 202
A. Meillet. *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 4e édit. (A. M.). 42
— *Caractères généraux des langues germaniques* (A. M.). 182
Mendizabal. *Euzkel-Er'del-iztegia* (Lacombe). 199
Monteil. *Les Khassonké* (Delafosse). 114
Niedermann, éditeur de Marcellus Empiricus (A. M.). 174
Nyrop. *Étude syntaxique sur le pronom indéfini « on »* (A. M.). . 67
Opyt dialektologičeskoi karty russkovo iazyka (A. M.). 91
Patterson. *The rhythm of prose* (A. M.). 151
Pedersen. *Et blik på sprokvidenskabens historie* (M. Cahen). . . 152
— *Russisk grammatik* (A. M.). 193
Poirot. *Contribution à l'étude de la quantité en lette* (A. M.). . 95
Rivista indo-greca-italica (A. M.). 154
Rocznik Orientalistyczny, I (A. M.). 45
Rocznik slawistyczny, VII (A. M.). 83
Sainéan. *L'argot des tranchées* (M. Cohen et Gauthiot). . . . 69
Saroïhandy. *Vestiges de phonétique ibérienne* et *L'imparfait basque* (Lacombe). 199
F. de Saussure. *Cours de linguistique générale* (A. M.). 32
Schopf. *Die konsonantischen Fernwirkungen* (A. M.). 149
Schrijnen. *De vergelijkende klassieke taalwetenschap in det gymnasiaal onderwijs* (A. M.). 156
Setälä. *Zur frage nach der verwandtschaft der finnisch-ugrischen und samojedischen Sprachen* (Gauthiot). 98
Slotty. *Der Gebrauch des Konjunktivs und Optativs* (A. M.). . . 168
Šaxmatov. *Očerk drevneišovo perioda istorij russkovo iazyka* (A. M.). 87
Ščerba. *Vostočnolužickoe narěčie* (A. M.). 94
Thalbitzer. *Et manuscript van Rasmus Rask* (A. M.). 203
Thomsen. *Une inscription... de Nagy-Szent-Miklós* (A. M.). . . 197
— *Turcica* (A. M.). 198
Uhlenbeck. *Het passieve karakter van het verbum transitivum* (A. M.). 116

UHLENBECK. *Het identificeerend Karakter der possessieve flexie* (A. M.). 203
VOLTER. *Latyšskij Katexizis 1585 goda* (A. M.). 97
VROOM. *De Commodiani metro et syntaxi annotationes* (A. M.). . 176
WACKERNAGEL *Sprachliche Untersuchungen zu Homer* (A. M.). . . 166
WIENER. *Commentary of the germanic laws* (A. M.). 82

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

Viennent de paraître :

Le premier divorce de Henri VIII et le Schisme d'Angleterre. Fragment d'une Chronique anonyme en latin, publiée avec une introduction et des notes par Ch. BÉMONT, *Directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études*. 1 vol. in-8 . . **5** fr. **50**
Fascicule 221 de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études.

Traité entre Delphes et Pellana. Etude de droit grec, par Bernard HAUSSOULLIER, *Directeur d'Etudes à l'École des Hautes-Etudes, Membre de l'Institut*.
1 vol. in-8 et planches . . . . . **10** fr.
Fascicule 222 de la Bibliothèque des Hautes-Études.

L'évolution du verbe anglo-français (XIIIe-XIVe siècles), par F. J. TANQUEREY, *Docteur ès Lettres*. Un fort volume in-8 de 870 pages . . . . . **25** fr.
Un index de toutes les formes citées dans le présent ouvrage est en préparation et sera mis en vente prochainement.

BLOCH (Oscar). **Les Parlers des Vosges méridionales** (Arrondissement de Remiremont, département des Vosges). Etude de Dialectologie. 1 vol. in-8 . . . . **10** fr.
— Lexique français-patois des Vosges méridionales. Ouvrage publié avec le concours de l'Académie des Inscriptions. 1 vol. grand in-8 . . . . . **22** fr. **50**
— Atlas linguistique des Vosges méridionales. 1 vol. grand in-8 . . . . **22** fr. **50**
Ces ouvrages ont été honorés du prix Chavée (Linguistique).

Le procès et la mort du Général Mouton-Duvernet, par le Commandant Léon PRUGNARD. 1 vol. in-8. Illustré d'un portrait du Général et de trois autographes et lettres inédites . . . . . **1** fr. **75**

A propos de la naissance du duc de Bordeaux. Chateaubriand et les dames de la Halle. Correspondance inédite avec fac-similé. Publiée par le sous-lieutenant Edouard CHAMPION (brochure in-8°) . . . . . **2** fr.
Kalidasa et l'art poétique de l'Inde. Alankara-Sastra, par Hari CHAND. 1 fort volume in-8 de 300 pages avec table index . . . . . **10** fr.

ROGER CHAUVIRE. Jean Bodin, auteur de la République. 1 vol. in-8 de 450 pages. **10** fr.

MASPERO (Gaston). Introduction à l'Étude de la Phonétique égyptienne. 1 beau vol. in-8 de 138 pages . . . . . **15** fr.
Nombreux caractères hiéroglyphiques.

GILBERT (Pierre). La Forêt des Cippes. Essai de critique avec introduction et notes par E. MARSAN. 2 vol. petit in-8 de 500 pages chacun ; ensemble . . . . . **10** fr.
Il a été tiré deux cent cinquante exemplaires sur papier de fil vergé des Usines d'Arches. Les 2 volumes de ce tirage ensemble . . . . . **15** fr.

La renaissance provençale (1800-1860), par Émile RIPERT, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure. 1 volume in-8° raisin, de 500 pages environ . . **12** fr.
Le manuscrit de cet ouvrage a été honoré par l'Académie des Belles-Lettres d'Aix du prix Thiers d'une valeur de 3.000 fr. (Concours de 1917).

Du même auteur : **La Versification de Frédéric Mistral.** 1 volume in-8° raisin, de 160 pages environ . . . . . **6** fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE ED. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI ALAQUAIS

PRIX DE L'INSTITUT

PRIX JEAN REYNAUD (10.000 fr.) 1914

DÉCERNÉ AU TRAVAIL LE PLUS MÉRITANT PUBLIÉ DEPUIS CINQ ANS

(ACADÉMIE FRANÇAISE)

J. BÉDIER, professeur au Collège de France

LES LÉGENDES ÉPIQUES

4 volumes : Tome Ier, petit in-8, **5** fr. Tome II, petit in-8, **5** fr.
Tomes III et IV, in-8, chaque, **8** fr.

DÉJÀ COURONNÉ DU GRAND PRIX GOBERT

PRIX JEAN REYNAUD (10.000 fr.) 1915

DÉCERNÉ AU TRAVAIL LE PLUS MÉRITANT PUBLIÉ DEPUIS CINQ ANS

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

Par J. GILLIÉRON et E. EDMONT

35 fascicules de 50 cartes chacun ; chaque carte est consacrée à un mot ou à un type morphologique..... **875** fr.

Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (*prix Chavée*)
Supplément : *Atlas linguistique de la Corse*. 3 fasc. parus (sur 10). Chaque... **25** fr.

Citons quelques-uns des précieux éloges qui vinrent encourager cette publication :

«..Nous avons sous les yeux la première livraison de l'*Atlas linguistique de la France*, par MM. J. Gilliéron et E. Edmont, contenant les 50 premières cartes qui composent cet immense ouvrage. Elles justifient tout ce qu'on pouvait attendre comme méthode et comme résultat. » Gaston PARIS (*Romania*).

« L'*Atlas* économise le temps du savant en lui apportant à pied d'œuvre les matériaux dont il a besoin pour ses spéculations. N'est-ce rien, que de pouvoir instantanément, grâce à une carte qu'on embrasse d'un coup d'œil, trouver et grouper sous la même idée un millier de formes dont la recherche dans les lexiques spéciaux de chaque région demanderait un loisir énorme ? Mais ce n'est là que son moindre avantage. Le butin scientifique n'y est pas seulement facile à recueillir, il y est infiniment plus riche que partout ailleurs, car beaucoup de faits intéressants y sont, si je ne me trompe, relevés pour la première fois. » A. THOMAS (*Journal des Savants*).

PRIX GOBERT (9.000 fr.)

LE MORCEAU LE PLUS ÉLOQUENT SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PIERRE CHAMPION, archiviste paléographe

FRANÇOIS VILLON, SA VIE ET SON TEMPS

Deux volumes in-8 de la *Bibliothèque du XVe siècle*, avec 49 planches hors texte (épuisé)..... **50** fr.

P. CHAMPION

LA VIE DE CHARLES D'ORLÉANS

1911. Avec 16 phototypies hors texte..... **15** fr.

DEUXIÈME PRIX GOBERT

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS